

148-1991

Vie de foi aux frontières

Tous les cinq ans, la Mission de France tient son Assemblée Générale. En 1991, elle se déroulera du 27 au 30 juin, à Lisieux, où s'origine son histoire.

Ces journées de travail et de réflexion, d'échanges et de prière se feront dans la foulée de « Pentecôte 90 ». Cette rencontre de Jambville, marquée par la diversité des participants, nous a provoqués à un dialogue vrai et en profondeur. Ses idées-forces : « Notre village, c'est la planète » et « pour une Eglise de plein vent » ont séduit les différentes générations qui l'ont vécue.

Lisieux 91 s'inscrira dans la fidélité à l'intuition fondatrice. Artisans de la Mission de demain, nous sommes héritiers de ceux qui nous ont transmis le goût de croire. Il y a cinquante ans, avec une ambition folle, la Mission de France risquait l'aventure. Aujourd'hui, elle est invitée à poursuivre l'élan initial : attention à l'homme d'aujourd'hui, ouverture à l'universel, témoignage à porter dans le quotidien de l'existence, vie de foi aux frontières.

Puisqu'un même Esprit anime les membres de la Mission de France, hier comme aujourd'hui, il importe de prendre en compte les mutations du monde et de l'Eglise.

Au cours de cette assemblée, nous accueillerons les appels du monde d'aujourd'hui, nous vérifierons la mise en œuvre des orientations missionnaires, nous réfléchirons sur notre service de l'annonce de l'Evangile, à temps et à contre temps, en Eglise.

Puisse une telle assemblée manifester sa capacité à se renouveler, à inventer, à se laisser travailler par l'Esprit de Dieu !

André LACRAMPE

Evêque de la Mission de France

La Mission de France telle que je la vois comme historien et comme chrétien

Pierre PIERRARD (*)

En septembre 1943, j'étais dans les environs de Lille, essayant d'échapper au S.T.O., lorsque quelqu'un m'apporta, imprimé sur du mauvais papier, le petit livre d'Henri Godin et Yvan Daniel, *La France, pays de mission ?* L'effet fut une espèce d'éblouissement qui me rappela le mot du curé de Torcy au jeune curé d'Ambricourt, dans *Le journal d'un curé de campagne* de Bernanos, à propos de l'encyclique *Rerum Novarum* (1891) : « Vous lisez ça tranquillement, du bord des cils, comme un mandement de carême quelconque. A l'époque, mon petit, nous avons cru sentir la terre trembler sous nos pieds ». Comme beaucoup de mes compagnons, j'ai partagé, sur la France, pays de mission ?, l'impression de Maurice Montuclard : « Nous avons aimé ce livre sombre, ce bilan réaliste. Il nous a délivrés de l'optimisme idyllique que beaucoup de chrétiens confondent avec l'espérance ».

Fait inouï, en effet : voici que, grâce à deux aumôniers jocistes, décidés à casser la langue de bois traditionnelle, l'innombrable, la séculaire, l'édifiante littérature ecclésiastique se fendillait, s'ouvrait pour faire une place, qui s'élargira constamment, à une production spirituelle absolument inédite, s'ali-

(*) Le samedi 29 juin 1991 (16 h 30) au Parc des expositions de Lisieux, P. PIERRARD présentera son dernier ouvrage : « L'Eglise et les ouvriers, 1940-1989 ».

mentant aux réalités du monde, charriant remords et espérance, dont la lucidité, parfois cruelle, rejetait dans l'ombre les pompes, les œuvres et la satisfaction de l'Eglise « d'avant ».

Le mot qui me sauta tout de suite à la face, ce fut le mot *mission*, qui se chargeait ici d'une signification nouvelle, tellement dynamisante que, à son propos, le Père Chenu pourra parler d'un véritable « retournement psychologique et apostolique ». Un retournement dont il faut chercher l'origine non dans une découverte — le divorce entre l'Eglise et le monde ouvrier — qui n'était plus à faire, mais dans une expérience de vie partagée, durant la guerre, par d'innombrables cœurs déchirés par des événements sauvages qui avaient mis au jour l'abandon spirituel des pauvres.

Pour moi, pour nous, le mot *mission*, jusque là, faisait surgir la silhouette barbu et jovialement rassurante d'un missionnaire venant « recruter » dans nos collèges, à coup de conférences romantiques ou de séances de « projection » ; ou encore celle de rédemptoristes ou de barnabites venant en troupe, tous les cinq ou dix ans, « remonter les bretelles » des habitants de ma paroisse. Avec Godin et Daniel, il s'agissait de tout autre chose : d'un investissement total au service d'un pays présentant des zones pratiquement déchristianisées.

Demeurant dans ce qui fut longtemps la zone occupée — et même la zone interdite —, nous étions jusque là assez peu informés de ce qui se passait dans l'Eglise de France. En 1943, les choses changèrent : nous qui vivions dans l'aura du cardinal Liénart, nous commençâmes à nous tourner vers l'autre grand cardinal, Emmanuel Suhard, donc vers Paris et Lisieux. En particulier, la Mission de France nous devint familière, au point que je me souviens avoir rassemblé toutes sortes d'informations la concernant : la brochure *la Mission de France* (64 pages), rédigée par le Père Louis Augros, supérieur du séminaire de Lisieux et éditée par « les Annales de sainte Thérèse » en décembre 1941, fut, un temps, mon livre de chevet.

La préface de cet opuscule est du cardinal Suhard. Ce qui me frappe, lorsque je la relis, c'est un certain archaïsme de la pensée et de l'expression, notamment en ce qui concerne le ministère du prêtre : un archaïsme dont on retrouve des traces dans la lettre pastorale, *le Prêtre dans la cité* (1949), qu'on peut bien considérer comme le testament de l'archevêque de Paris ; ou encore dans ses *Carnets*, dont des extraits furent publiés en 1951. Le cardinal, qui fut dix ans durant, petit et grand séminariste puis, pendant trente ans, professeur de séminaire dans son diocèse natal (Laval) — un diocèse à la fois rural et « de chrétienté » — s'en tient au modèle du prêtre tridentin ; à plusieurs reprises il insiste pour que ses prêtres, ceux de la Mission de Paris comme ceux de la Mission de France, gardent « l'esprit ecclésiastique », cet esprit dont, précisément, Henri Godin, dans sa *Prière quotidienne*, demandait à Dieu qu'il l'en délivrât.

Et cependant, quand Emmanuel Suhard meurt, le 30 mai 1949, beaucoup de familles, et parmi les plus modestes, à Paris et dans sa banlieue, sont frappées par le chagrin : « Quand je suis entré à la maison, écrit André Depierre, il y avait là, assis sur le banc de la cuisine, un vieil ouvrier et sa femme : soixante ans de labeur, vingt enfants, trente-trois ans dans la même chambre noire d'un hôtel lépreux. Ils prenaient tour à tour leur unique paire de lunettes pour lire, épeler plutôt, l'article du journal... Ils pleuraient tous les deux. Eux, qui n'étaient pas allés à l'église depuis leur première communion, ils répétaient sans arrêt aux gens qui entraient dans la cuisine : « Vous savez, le Père Suhard est mort... ».

C'est que, si le cardinal, homme de tradition, « n'avait rien, par tempérament, d'un découvreur de terres nouvelles », il possédait éminemment cette qualité double qu'est la prudence : si elle empêche de s'aventurer en pays inconnus, elle empêche aussi de fermer les yeux sur ces pays inconnus. Comme Jean XXIII, lui aussi fils de terres paysannes et chrétiennes, l'archevêque de Paris finit par revêtir « cette grandeur poignante des hommes assez hum-

bles pour écouter les expériences d'autrui, pour indiquer les voies à suivre vers ces pays qu'ils ne connaissent pas, pour aplanir les difficultés devant les nouveaux messagers et leur permettre d'aboutir là où les précurseurs, eux, ne sont pas arrivés ». (Jean-François Six)

C'est ce qui me permet d'affirmer que si Emmanuel Suhard avait vécu au-delà de 1949, il aurait accompagné la Mission de France dans son essor, dans ses épreuves, dans ce qu'on appelle son « évolution » mais qui est, en réalité, la fructification d'une graine saine.

Je me souviens de l'enthousiasme de certains séminaristes, avec qui je faisais mon service militaire en 1945, à l'idée d'entrer au Séminaire de la Mission de France, où (je le pense) on refusait du monde : ils me faisaient penser aux jeunes prêtres qui, vers 1830, avaient trouvé dans Félicité de Lamennais le prophète de la Liberté ; ou encore, aux « jeunes abbés démocrates » ou sillonnistes de la fin du XIX^e siècle et du début de ce siècle qui, de partout, entendaient et écoutaient le cri libérateur : « Sortez du presbytère ! »... Dans l'un et l'autre cas, l'enthousiasme fut de courte durée, Grégoire XVI en 1834, Pie X en 1910 se chargeant d'en éteindre brutalement le feu. La Mission de France, aussi, a senti deux fois (1953-1954 ; 1969-1973) passer le froid de l'éteignoir ; et cependant, elle va fêter, cette année, dans la sérénité, ses cinquante ans.

Cette pérennité, je ne veux pas la célébrer en langage jubilatoire, toujours excessif : je sais trop, et les membres de la Mission de France le savent mieux que moi, que le triomphalisme, dans l'Eglise comme ailleurs, n'est souvent qu'un cache-misères. Il me paraît évident que la Mission de France, comme tous les corps vivants, connaît des difficultés, ne serait-ce que le vieillissement général de ses membres et la menace constante des scléroses. Mais elle ne pratique pas la langue de bois ou, si quelqu'un de ses responsables s'y abandonne, elle est vite dénoncée, de l'intérieur ou de l'extérieur.

Ce qui me frappe chez elle, c'est le contraire du traditionnalisme intégriste, qui mime le passé. Se référant perpétuellement, et avec respect, à un passé pétri de tant de richesses diverses — l'enthousiasme, l'espérance, le désespoir parfois — la Mission de France n'est pas fascinée par lui. *Elle fait mieux : elle en vit*, ce qui est une expression très forte, qui signifie que, depuis un demi-siècle, la vie à la fois si simple et si compliquée des hommes de ce temps a constamment nourri, brassé, enrichi, transformé le contenu du message primitif de la Mission, celui de 1941.

En 1941, si je me réfère à la brochure du Père Augros, c'est à deux signes qu'on reconnaissait ceux qui étaient appelés au service de la mission : « l'existence, en une âme, d'un idéal apostolique de rechristianisation, de reconstruction sociale chrétienne... ; le retentissement, en une âme, de l'appel des régions déchristianisées : villages sans prêtre et sans Christ ; faubourgs de grandes villes, cités ouvrières... ». Autrement dit, il s'agissait, dans une générosité renouvelée, aiguisée par le spectacle de la France pays de mission, « d'aller reconquérir au Christ des populations paganisées, imprégnées de matérialisme ».

Reconstruction sociale chrétienne, reconquête des âmes : ces termes étaient bien capables, il y a cinquante ans, de faire se lever de nombreuses « âmes sacerdotales ». Et puis, peu à peu (peut-être même très vite), l'enfouissement humble dans la masse humaine va, chez les prêtres de la Mission de France, faire fondre les certitudes trop bétonnées, les « moyens d'apostolat » solidifiés par des siècles de « conquête » dans l'Eglise.

Quand on analyse le document sur « l'Esprit de la Mission de France tel que l'entend la Commission épiscopale », commenté le 15 septembre 1954, au sortir d'une terrible année de crise, par le cardinal Liénart, on voit poindre, entre les phrases encore très ecclésiastiques de dignitaires amenés à une « reprise en main », des petites fleurs fraîches, nouvelles, telles ces deux-ci : « On ne doit rien ménager de ce qui peut être condition humainement favorable à la pénétration de la Parole de Dieu et à l'établissement du Royau-

me, mais on doit savoir que le progrès de la grâce dans les âmes est un *travail mystérieux et lent*. S'imaginer qu'une certaine tactique va déterminer un ébranlement de masse est vain. Le rêve d'un retournement total est illusoire... ». Et plus loin : « L'épiscopat veut la Mission de France comme une institution originale et profondément intégrée à toute la vie apostolique de l'Eglise ; originale, par un sens aigu de la déchristianisation, intégrée par un contact permanent et profond d'estime et d'intérêt porté à tout l'ensemble de la *réalité humaine*... ».

Lenteur, réalité humaine : c'est bien là, selon moi, les maîtres mots de la spiritualité de la Mission de France, telle, en particulier, que je l'ai vue vivre dans cette vallée de l'Eure que je connais bien et qui fut l'un des premiers lieux d'implantation de la Mission.

« Etre missionnaire, c'est être gladiateur ! ... Etre missionnaire c'est sauver ! Nous avons dix ans pour sauver notre Europe, pour la rendre au Christ-Jésus ! », clamait, il y a quelques semaines, à la Porte de Versailles, l'un des leaders du mouvement « Jeunes chrétiens services ». Voilà qui est aux antipodes de la manière de penser et d'agir des membres de la Mission de France avec qui je partage la conviction que l'annonce de la Bonne Nouvelle, en France ou dans d'autres régions du monde, doit toujours être vécue comme *un départ vers une terre inconnue, pour un temps inconnu*. Dans l'oraison funèbre du cardinal Suhard, qu'il prononça à Notre-Dame de Paris le 17 octobre 1949, le cardinal Liénart insista sur le fait que ce prêtre de type classique avait fini par faire sienne l'incitation de Jésus envoyant ses disciples à travers le monde : « Ne prenez rien pour la route, ni bâton, ni besace, ni pain, ni argent, ne revêtez pas deux tuniques ». Dépouillement, soumission au temps : c'est bien cela qui, chez certains, avides d'identité clairement établie et de conversions patentes et rapides, doit irriter dans la Mission de France.

D'autant plus que celle-ci, dans l'enfouissement quotidien avec tous les types d'hommes, a appris à ne plus maudire ce monde où elle est enfouie.

Qu'ils vivent l'Évangile parmi ceux qui font avancer les sciences et les techniques, au cœur du monde ouvrier où bat l'espoir d'une société plus respectueuse des hommes ou avec tous les laissés pour compte de la société ; qu'ils soient artistes, chercheurs, marins ou cuisiniers en France, au Maghreb, en Amérique latine, en Asie ou dans les quartiers pauvres de New-York, les membres de la Mission de France ont découvert ce que Claudel — dans un autre contexte — appelait « la perle noire », la plus précieuse de toutes : que « nous ne sommes pas seuls à avoir des paroles de vie » ; que « l'Église parle par les autres croyants, par ceux qui demeurent en silence devant l'énigme de l'existence, par ceux-là mêmes qui ne croient pas en Dieu » ; mieux : « que l'athéisme ou l'agnosticisme d'autres hommes généreux nous a aussi rappelé à une certaine modestie de langage, à une certaine pudeur dans la façon de nommer Dieu » (Jean-Marie Ploux).

Il y a un document que je relis quand monte en moi cette espèce très particulière de désespoir secrété par un sentiment vif de solitude au sein de mon Église ; c'est le *texte des sept questions* (concernant le chômage, le désarmement, la sécurité sociale, l'agriculture, l'immigration, les pays les plus pauvres, les droits de l'homme) que, en mars 1988, posèrent aux candidats à la présidence de la République les membres du Conseil presbytéral de la Mission de France. Cet appel s'ouvre par ces deux phrases essentielles : « Prêtres de la Mission de France, nous nous efforçons de partager la vie des gens par l'habitat, le travail, les solidarités qu'ils entraînent et les engagements auxquels ils provoquent. Au titre de cette solidarité liée à notre aspiration à vivre l'Évangile, nous vous écrivons aujourd'hui. Pour nous, le Christ est la figure de l'homme voulu par Dieu : rien de ce qui atteint l'homme n'est étranger à Dieu ; tout ce qui contribue à lui donner de mieux vivre dans la communauté humaine honore ses droits et sa dignité ».

Voilà qui, à mes yeux, authentifie la vocation de la Mission et, par rayonnement, ma propre vocation.

JEAN VINATIER
LE PÈRE LOUIS AUGROS

*Premier supérieur
de la Mission de France
(1898 - 1982)*

Préface de
François Régis Hutin

« L'histoire à vif »

LES ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg
75007 PARIS
1991

La Mission de France, fondée en juillet 1941 par le Cardinal Suhard, fut d'abord un séminaire. Le Père Augros, né aux confins du Charolais et du Beaujolais, prêtre de Saint-Sulpice, fut Supérieur de ce nouveau centre de formation missionnaire, à Lisieux, pendant 10 ans. Ce petit paysan du début du siècle va être, au cours de sa vie, à la charnière de deux mondes. Il vivra le passage d'un monde clos aux relations courtes à une société éclatée aux dimensions de la planète, d'une chrétienté qui fait corps avec une civilisation agraire à une diaspora ecclésiale hors-les-murs, d'une Eglise-refuge à une Eglise-exode.

Jean Vinatier publie, ces jours-ci, la correspondance de cet homme, qui a contribué à susciter le mouvement missionnaire de l'après-guerre. Au moment de la mort du Père Augros, en 1982, Jean évoque ce grand éducateur de prêtres : « Sa haute stature, cette habitude de regarder droit devant lui pour nous apprendre à scruter l'avenir, son pas de premier de cordée, tout cela nous incitait à le comparer au patriarche Abraham entraînant les siens au-delà des frontières ». Voici quelques lettres du P. AUGROS, publiées par Jean VINATIER.

Fidèle à l'Eglise

Mis en exil par les évêques, le Père Augros donne ses derniers conseils aux séminaristes, 12 juin 1959 :

C'est la dernière fois que je vous écris ainsi à tous. Je voudrais vous dire ce qui doit constituer le fond de votre vocation missionnaire ; ce à quoi il faut être fidèle à tout prix, même si ça doit coûter très cher, vous conduire à l'échec apparent, au martyre.

1. La Mission, c'est l'Évangile annoncé aux pauvres (Luc 4, 16-20). Par conséquent toute notre vie doit être polarisée par les pauvres. C'est à eux que le Seigneur nous envoie ; à eux que notre vie doit être consacrée.

Aux pauvres, c'est-à-dire aux déshérités de la vie ; à ceux qui sont écrasés par ce monde dur dans lequel nous vivons ; à ceux qui ne joignent pas les deux bouts, à qui il manque toujours de quoi atteindre la fin du mois, ou la fin de l'année ; qui, malgré un travail dur, n'arrivent pas à s'en sortir ; et surtout à ceux qui sont plus pauvres encore, tombés plus bas, ayant perdu toute dignité humaine, toute place dans la société

des hommes : les clochards, les délinquants, les filles perdues, etc.

Aux pauvres, c'est-à-dire à ceux qui, riches, apparemment manquent de l'essentiel parce qu'ils ne connaissent pas Dieu ni le Sauveur qu'il nous a donné ; aux païens, ou à ceux qui vivent comme des païens.

Les uns, parmi vous, sont envoyés plus spécialement aux déshérités de la vie, selon le mot de M. Vincent, le Seigneur veut que « les pauvres soient leur Maître ». D'autres sont plus spécialement envoyés aux païens riches ou pauvres. Mais tout cela n'est que nuances diverses d'une même vocation missionnaire.

Et pour les uns comme pour les autres, les pauvres doivent être ceux auxquels pense Jésus quand il dit : « Bienheureux les pauvres », c'est-à-dire ceux dont le cœur est libre parce que la grâce du Seigneur les a libérés de l'amour des richesses, des plaisirs, des honneurs, de tout ce qui est terrestre et les ouvre à cette seule richesse qu'il est, lui, et les met en route mystérieusement vers son royaume. Qu'ils soient apparemment riches ou pauvres, peu

importe. C'est à ceux-là que le Seigneur nous envoie.

Et pour leur annoncer l'Évangile ; pour que par vous ils connaissent leur Sauveur, Jésus Christ ; pour qu'ils découvrent ce Royaume vers lequel, dans le plus profond de leur cœur, le Saint-Esprit les pousse.

La seule vraie raison de l'envoi en mission, c'est cette annonce de l'Évangile avec, pour conséquence, la foi dans le cœur des pauvres et ce don de la Vraie Vie, de la Vraie Richesse, par les sacrements de la foi et leur rassemblement dans le royaume de Dieu où ce sera enfin pour eux le vrai bonheur.

Et vous le savez bien par votre expérience de chaque jour combien est difficile la fidélité à cet essentiel de la Mission. Jésus-Christ a été tenté par le diable sur ce point. Non pas une fois au désert, mais tout au long de sa vie, et jusqu'au matin de l'agonie. Sa fidélité a été mise douloureusement à l'épreuve de la même façon que la nôtre. Et toujours il en sera ainsi. La lutte entre les deux cités, c'est d'abord dans le cœur du missionnaire qu'elle se livre.

Mais ce n'est pas pour la libération humaine, pour la réalisation des espérances terrestres, pour la construction

de la Cité temporelle que vous êtes envoyés. Tout au plus, devez-vous, sur ce terrain, faire des gestes qui, comme les miracles du Christ, peuvent être des signes manifestant la présence parmi les hommes de la Charité de Dieu. Mais à partir du moment où ces gestes ne sont plus signes du Royaume de Dieu ou risquent d'être signes d'un engagement au service du royaume temporel, la seule solution valable est celle pratiquée par le Christ dans Jn 6, 14 s.

2. Cette mission d'annoncer l'Évangile aux pauvres, c'est la mission même de l'Église ; confiée par le Christ à l'Église, communauté hiérarchique ; à l'Église de Pierre et de Paul, du pape et des évêques, le Seigneur vous envoie en elle, par elle et pour elle.

C'est elle qui d'abord est missionnaire. Nous ne le sommes vraiment qu'en elle. C'est elle la source de tout esprit et de toute action missionnaire authentique. Il nous faut donc demeurer en communion profonde avec elle (donc avant tout avec les évêques) ; travailler sous son autorité en pleine dépendance, quelque difficile et douloureux que cela puisse être. Cela seul est authentique et fécond. Tout geste qui procéderait d'un autre esprit serait finalement stérile et voué à l'échec.

Et c'est pour elle qu'il nous faut partir en mission ; pour qu'elle soit présente

parmi les pauvres, pour qu'elle soit présente et efficace, manifestant à travers nous et les chrétiens formés par nous le vrai visage du Christ; parlant la parole même de Dieu et éveillant à la foi et faisant vivre des sacrements de la foi, exprimant la prière même du Christ, achevant la rédemption.

Et c'est pour que lentement elle rassemble en son sein tous ces pauvres et en fasse le Corps du Christ, achevant la rédemption.

Et c'est pour que lentement elle rassemble en son sein tous ces pauvres et les introduise dans le royaume de la Gloire.

Tout cela n'est pas facile. Je ne comprends que trop bien le malaise dont parfois vous souffrez. Le visage de l'Eglise est si peu signe du Christ, bien souvent. Mais votre foi doit être assez vive et clairvoyante pour discerner toujours dans cette Eglise telle qu'elle est aujourd'hui la présence et l'action salvatrice du Christ ressuscité.

Si ces vues de foi habitent en vous, vous serez missionnaires dès aujourd'hui et plus tard. Votre vie d'équipe doit avoir comme premier résultat de vous faire réaliser ensemble ces attitudes. Faire équipe, c'est se renouveler ensemble dans cet esprit afin d'en vivre

ensemble. Moyennant quoi, il y a la Mission qui se construit et qui agit au service de ces pauvres pour lesquels Jésus a donné sa vie. (p. 63-66).

Après la fermeture provisoire du séminaire, Givors le 7 juin 1954 :

1. Depuis bientôt un an, le Seigneur vous crible vigoureusement. Et ce criblage qui devait simplement séparer la balle du bon grain, vous a secoués au point que beaucoup parmi vous se demandent où ils en sont. Pour vous y retrouver, il vous faudrait, de toute nécessité, ne pas perdre de vue — ou faire revivre au-dedans de vous — quelques vérités fondamentales. En particulier celles-ci :

a) L'Eglise ne peut absolument pas oublier la mission que lui a confiée le Christ par rapport à l'humanité de quelque race, nation, classe ou civilisation que ce soit. Elle peut mettre un certain temps à découvrir l'existence d'un monde ou d'une civilisation. Elle peut ne pas sentir tout de suite l'urgence de sa mission par rapport à tel ou tel morceau d'humanité. Elle peut hésiter un temps sur les formes à donner à cette mission. Elle peut être en réaction contre telle ou telle manière de faire qui lui paraît déficiente, inopportune, etc.

Mais il est impossible qu'elle n'assume pas la mission que lui a confiée le Christ par rapport au monde d'aujourd'hui pris dans toutes ses dimensions. Sans doute les hommes dans l'Eglise comme en dehors de ses cadres visibles, peuvent contrecarrer les desseins du Christ sur elle. Mais si nous croyons à l'Eglise comme à l'œuvre par excellence du Christ, nous devons croire aussi que l'Esprit-Saint habite en elle et nous garantit la fidélité à sa mission.

b) Pour la même raison, nous devons croire que toute initiative missionnaire, nécessaire à l'évangélisation du monde d'aujourd'hui ne peut pas ne pas être authentiquée par l'Eglise et assumée par elle, si audacieuse et nouvelle qu'elle puisse être. Elle peut paraître la répudier ou la remettre en question. Mais cela ne peut être que pour un temps : le temps de la réflexion nécessaire à toute approbation qui engage ; ou le temps du décanage nécessaire pour tout ce qui, étant né au sein d'une humanité pécheresse et limitée, porte nécessairement la marque de l'imperfection et du péché. Mais un jour vient nécessairement où sont approuvées les initiatives que l'Esprit-Saint a suscitées lui-même par les hommes apostoliques chargés par lui d'adapter l'Eglise aux exigences de sa mission à tel moment de l'histoire.

c) Et nous devons croire aussi que la mission du sacerdoce aujourd'hui dans le monde païen est infiniment plus féconde que celle du laïc. Seul le sacerdoce peut y faire naître l'Eglise. Si nous avons pu en douter, l'expérience des prêtres-ouvriers nous en aurait apporté la preuve irréfutable ; l'A.C.O. depuis près de vingt-cinq ans rend présente l'Eglise dans le monde ouvrier par des militants de grande classe et relativement nombreux. Ils ont dû reconnaître que par la centaine de prêtres-ouvriers en moins de dix ans, un remous autrement considérable que le leur a été produit. Visiblement par eux l'Eglise était présente et agissante dans le monde ouvrier.

d) Enfin nous devons croire que le maître et l'artisan de la mission c'est en fin de compte, le Seigneur. Et ceux qu'il appelle à y travailler doivent consentir à le faire sous sa dépendance en même temps que dans sa seule puissance ; en marchant selon ses voies, nécessairement des voies difficiles, exigeant que l'on se perde pour ressusciter avec lui. Du même coup la mission doit nous apparaître comme une œuvre de patience, de ténacité, et, sans perdre jamais le but à poursuivre, on accepte de piétiner sur des chemins qui apparaissent ne pas aboutir, comme les Hébreux dans le désert, en gardant malgré tout l'espérance.

2. En conséquence de toutes ces vues de foi, je me permets de vous dire :

a) Défiez-vous de vos impatiences de jeunes. Gardez-vous de pécher contre l'espérance. Dieu n'est pas à notre service, mais nous au sien. Ce n'est pas parce que l'Eglise hiérarchique ne consent pas à marcher au rythme de nos désirs, que tout est perdu. Ce n'est pas parce qu'elle refuse de sanctionner nos vues qu'elle se refuse à vouloir la mission. L'implantation de l'Eglise dans cette civilisation qui se fait n'est pas liée à notre génération. C'est l'affaire de toute une succession de générations. C'est tellement quelque chose de grand, de tellement complexe. Ça demandera peut-être des siècles. Acceptons l'honneur d'être mis dans les fondations de l'édifice en croyant fermement que d'autres en assureront l'achèvement. Ne boudons pas parce qu'on n'a pas l'air de penser à nous pour placer la clef de voûte. Que notre foi soit celle d'Abraham dont nous parle l'épître aux Hébreux (11, 8.19). Souvent vous avez désiré qu'on vous traite en adultes. Soyez-le vraiment. Et soyez dans la foi, sachant voir les choses avec ce réalisme humain et surnaturel sans quoi dès le premier obstacle on se cabre simplement parce que les réalités ne se laissent pas façonner selon nos vues.

b) Défiez-vous aussi de cette tendance (très humaine certes mais qui conduit à l'erreur) à substituer les moyens à la fin, à transférer dans l'ordre des moyens le caractère absolu de la fin. La fin c'est la mission de l'Eglise dans le monde païen. Nous n'avons pas le droit de lâcher ça. Coûte que coûte il nous faut y tenir. Mais pour ce qui regarde les moyens nécessaires, à la poursuite de cette fin, nous devons avoir le sens de la complexité et du relatif. Ce n'est que lentement et par tâtonnements répétés qu'ils seront élaborés et mis en œuvre. Nous ne devons pas nous étonner s'il y a, de la part de la hiérarchie, des hésitations, des remises en question. Tout cela peut être tellement fécond et pour les ouvriers que nous sommes (purification) et pour l'œuvre à faire (c'est par des voies plus larges et plus pures qu'elle sera poursuivie) si du moins nous ne nous cabrons pas et ne désertons pas.

c) Ne faites pas fausse route dans l'option qui vous sera demandée. Si le Seigneur vous appelle à être prêtre et si vous optez pour le laïcat sous prétexte qu'on ne veut pas — pour l'instant du moins — que vous soyez prêtre-ouvrier, ce sera une grave infidélité. Ce sera substituer vos voies à celles du Seigneur et vos plans aux siens. Ce sera mettre dans la pâte un levain affadi au

lieu du vrai levain ; prétendre apporter le salut au monde ouvrier en lui apportant seulement les ressources du pauvre homme que vous êtes. Réfléchissez bien.

Pour finir j'ajouterai simplement cette réflexion. Le séminaire ouvrira ses portes un jour sans doute prochain. Ce sera toujours le séminaire de la Mission. Mais ce ne sera sans doute pas le séminaire de vos désirs ou de vos rêves. Ce ne sera certainement pas le séminaire que vous avez connu. Mais il faudra y voir, quel qu'il soit, le séminaire par lequel le Seigneur veut vous acheminer au sacerdoce. Et puis dites-vous bien qu'un séminaire vaut d'abord par l'esprit qui l'anime et l'ambiance dans laquelle on y vit. Et ça c'est avant tout l'œuvre des usagers. Ce séminaire sera donc ce que vous le ferez. Si vous vous engagez au lieu de rêver, si vous travaillez ensemble au lieu de critiquer ou de regretter, si vous êtes au service de la mission, dans et par ce séminaire, soyez sûrs que le résultat sera très beau et que vous en serez les premiers bénéficiaires. (p. 76-80).

En 1959, seconde condamnation des prêtres-ouvriers, il écrit de Kairouan, le 4 janvier 1960 :

1. Notre foi en l'Eglise et en sa hiérarchie doit nous convaincre que lors-

qu'une décision de ce genre intervient, le Seigneur nous parle. La manière dont son message est traduit par les hommes d'Eglise peut être très désagréable et maladroite. De ce fait on ne verra peut-être toute sa signification qu'après coup. Mais cela n'empêche qu'il faille, dès l'abord, croire au message du Seigneur ainsi formulé, chercher à en comprendre le sens au plus vite afin d'y adhérer et d'agir en conséquence.

Et quand ce message se situe au plan missionnaire c'est en se plaçant dans ce contexte de la mission de l'Eglise à une époque donnée qu'il faut en chercher la signification.

2. Pour ce faire il faut :

a) dépasser tout ce qui, dans ce message, appartient à l'ordre des motivations (à ce niveau on risque fort de ne trouver que les vues limitées de pauvres hommes) et tout ce qui prend l'aspect de recettes pastorales ;

b) essayer de saisir la décision dans ce qu'elle a de plus précis et de plus essentiel et la situer en fonction du problème de fond posé à l'Eglise au moment même, en voyant bien ce problème dans toute son ampleur.

3. Or le problème missionnaire posé actuellement à l'Eglise, si on le considère dans ce qu'il a de plus essentiel,

est constitué, par ce défi lancé à l'Eglise, à travers le monde entier, par le paganisme moderne : « Ce n'est pas toi, Eglise, mais c'est moi qui assurerai la réussite du monde et de l'humanité ». En d'autres termes : « Ce n'est pas Jésus Christ qui par l'Eglise peut être l'unique sauveur du monde, c'est Satan ».

L'Eglise va-t-elle pouvoir relever ce défi ? Et comment ? Par quels moyens ?

Or à ces questions nous étions entraînés comme malgré nous depuis une dizaine d'années, à ne donner qu'une réponse : les prêtres-ouvriers. Nous nous bloquions sur cette unique formule pastorale. Tous les efforts faits pour élargir la perspective prenaient l'aspect d'une mystification destinée à noyer le poisson ou à éluder les vrais problèmes.

Par ce document, Jésus Christ nous dit : la solution au problème missionnaire posé à l'Eglise est autrement exigeante. Elle requiert une mobilisation et une « réformation » de toute l'Eglise, amenant tout le laïcat et tout le sacerdoce et toute la hiérarchie à un engagement collectif et nouveau en fonction de cette mission.

Ce message signifie-t-il que les prêtres-ouvriers sont à jamais exclus de cette mission ? Je ne le pense pas. Je pense simplement que :

a) la solution **essentielle** n'est pas là ;
b) les prêtres-ouvriers ne joueront vraiment le rôle dans cet ensemble que dans la mesure où leur vocation sera prise en charge et consacrée par une Eglise devenue missionnaire en corps. Alors l'objectif doit être cette mobilisation de l'Eglise et, pour cela, l'éveil de sa conscience missionnaire en fonction de cet immense problème missionnaire qui lui est posé.

Aussi bien, en ce message, y a-t-il un appel à regarder plus haut et plus loin, à se dépouiller de ses points de vue trop étroits à se dégager d'une vision qui produit une espèce d'hypnotisme, de mystification concernant sa propre vocation, à se placer à un point de vue d'Eglise (de mission d'Eglise), à se situer plus profondément au cœur de l'Eglise (ou de sa conscience) avec ce que l'on croit être sa propre vocation. Moyennant quoi, toutes les richesses et aspirations que l'on porte en soi prennent toute leur valeur et efficacité.

Je vous livre ces réflexions avec, si possible, la paix et la confiance qu'elles mettent en moi... (p. 91-93).

L'Évangile, un germe pas encore déployé

Jean-Marie HURET

À la suite de la parution du livre de François Leprieur «*Quand Rome condamne*», j'ai été invité à participer à une rencontre à propos du livre, qui devait avoir lieu les 24 et 25 février 1990.

Ne pouvant m'y rendre, j'avais envoyé ce texte de réflexions introduit par une lettre comportant cette petite note autobiographique.

...Pour me situer, j'ai été ordonné prêtre à la Mission de France en 1951, après avoir effectué toute ma formation au séminaire de Lisieux, stages de travail à part, depuis 1944. Je me destinais à être prêtre-ouvrier mais la tension montante m'a fait accepter, juste avant l'ordination, un stage de trois ans en paroisse avec la promesse de rejoindre une équipe de P.O. après ce délai. Je fus ainsi affecté comme vicaire dans une paroisse de la banlieue du Havre, à Harfleur, animée par la Mission de France. L'accomplissement de mes trois ans en paroisse me mena jusqu'en 1954, année fatidique ! La condamnation sans appel de Rome me fit prendre la décision de rejoindre l'équipe de prêtres-ouvriers installée au Havre depuis peu. Choix déchirant puisque fait en novembre 1954, en connaissance de cause sur les conséquences me concernant. J'avais 30 ans. J'en ai maintenant 65 et suis en retraite, au bout de l'engagement que ma conscience me fit prendre et que j'accomplis comme je pus. Une équipe de P.O. « insoumis » s'est assez rapidement formée après la condamnation et a fonctionné sans discontinuer. Elle existe toujours aujourd'hui en formation réduite. Cette équipe a permis le partage de nos vies et un travail de réflexion qui se poursuit encore.

Les quelques notes que je vous joins sont évidemment, en partie, le fruit d'un long et riche partage vécu dans cette équipe. Je tiens cependant à préciser qu'elles n'engagent que moi dans cette formulation présente.

Rencontre en nous de deux cultures

*Quand je suis entré dans la classe ouvrière et m'y suis engagé sans intention de retour, je réalisai très vite que je m'expatriais dans une nouvelle culture. C'est d'ailleurs ce qui m'a expliqué en partie la rupture de fait qui nous était imposée par l'Eglise, car cette rupture, qui semblait être la conséquence d'une sanction individuelle pour acte de désobéissance, était en fait l'expression d'une fracture très fondamentale entre deux cultures. Dans un premier temps, cette fracture s'est répercutée en moi violemment, provoquant comme une **destruction** de tout mon être. Certains ne se sont jamais reconstruits.*

Nous n'oublions pas notre frère et ami Jo Lafontaine qui est mort, au Havre, de cet ébranlement, désintégré intérieurement par trop de contradictions insolubles et d'interdits mortels.

Une rupture fondatrice

Ce mauvais souvenir d'une rupture, que nous n'avons pas voulue mais qui s'est imposée comme un fait à nos consciences, a été un événement « fondamental ». La rupture a marqué, en effet, d'une manière très spécifique toute notre évolution future. Elle a été la coupure obligée du « cordon » avec l'Eglise, la mère culturelle et spirituelle.

On connaît assez bien, aujourd'hui, l'importance de cette coupure physique et psychologique d'avec la mère, dans la prise d'autonomie de la vie, pour comprendre pourquoi cette douloureuse rupture historique fut bien une rupture fondatrice. Il faut bien prendre, un jour ou l'autre, son envol autonome ! Cette situation a permis une rencontre libre avec un autre monde, qui a mis en route un processus de reconstruction et d'évolution profonde.

Rencontre libre avec un autre monde

Nous cherchions notre place dans « un monde entier » avec son histoire, sa culture, sa vision de l'univers, ses moyens d'action et de lutte, sa forme de foi. Foi dans l'homme à apprendre. Traces d'Evangile accueillantes. Sectarisme soupçonneux

parfois aussi. C'étaient la classe ouvrière et les travailleurs qui la composaient. On s'y est engagé complètement. **On y a retrouvé les pauvres mais dans leur mouvement de libération.** L'Eglise, sans doute plus habituée aux pauvres secourus, semblait gênée par ceux-là.

Il a fallu tout enfouir, prendre son temps, écouter le silence de cette nouvelle terre, s'en nourrir, au risque prévu de devenir autre, si renaissance il y avait ! Il fallait croire que l'essentiel était dans le germe et qu'on le retrouverait.

Telle fut notre seule démarche possible. Elle dura 35 ans. Elle nous fit renâtrer différents, plus tout à fait comme ceci, pas tout à fait comme cela. L'essentiel du germe était toujours là. C'était l'Évangile. Il nous fut un compagnon et notre solitude. Mais toujours comme un germe, pas encore déployé, en état d'osmose pourtant, d'influence réciproque. Comme un germe de question, la question de Dieu, ou la question de l'homme, mais posée autrement, comme pourrait se la poser ce monde où nous étions devenus. Non pour tenter de le faire entrer dans une réponse théologique d'une autre logique culturelle. On ne change pas de culture pour devenir « croyant » (l'exception confirme la règle). On est croyant avec sa culture, au bout de sa culture. Au bout de chaque culture, il y a une religion ou, plutôt, une grande question humaine qui appelle une réponse. On répond... Dieu, de mille façons. C'est pourquoi il y a mille religions, expression de mille cultures.

Au bout de la dynamique culturelle admise du mouvement ouvrier, il n'y a pas de « religion » élaborée. De l'intérieur, l'explication d'athéisme ne veut rien dire. Ce qui est sans doute plus vrai, c'est que la question n'a pas été encore formulée. L'analyse du pourquoi est à faire. Mais la question « de Dieu » est sous-jacente dès qu'une culture va au bout d'elle même et que sa conscience fonctionne et conduit les consciences à chercher à comprendre le monde, la vie, la mort, la lutte, l'histoire humaine. C'est la grande question de l'homme. La question du sens. **Mystère de Dieu, mystères de l'homme ?**

Ma vie spirituelle est aujourd'hui sereine depuis que j'ai pu la libérer des réponses qui la bridaient et lui rendre l'espace de questionnement dont elle avait besoin pour se déployer. Mais une forme de solitude, qui est parfois un tourment vient de l'impossibilité de partager (explicitement du moins) cette vie spirituelle avec ce monde humain et fraternel avec lequel j'ai partagé le meilleur de moi-même et de ma vie.

Ce qui me paraît le plus grave, ce n'est pas qu'il n'y ait pas de réponse adéquate disponible, mais c'est plutôt que **la question ait été étouffée avant d'avoir été formulée**. Etouffée par quoi, par qui ? Deux explications sont peut-être permises, parmi d'autres :

1 - L'idéologie de la classe ouvrière, qui s'est figée dans ses dogmes jusqu'à étouffer ses valeurs et bloquer toute tentative de réévaluation progressive du monde en pleine évolution.

L'analyse marxiste-léniniste du début du siècle, à l'époque d'une exploitation outrée de la classe ouvrière, de l'apogée du scientisme et de l'obscurantisme clérical, expliquait l'affirmation d'athéisme et de certaines méthodes d'action. Il fallait sortir le peuple d'une résignation passive.

Une nouvelle analyse s'imposait, qui n'a pas lieu. Ce blocage idéologique aboutit, aujourd'hui, au désastre que l'on sait et à la trahison des valeurs, de l'intelligence et de l'espoir qui avaient ouvert les horizons des masses laborieuses du monde.

Une ouverture culturelle sur des questions qui auraient prolongé et permis de dépasser la doctrine originelle aurait peut-être pu éviter la maladie mortelle du totalitarisme. Une respiration intellectuelle et spirituelle était une nécessité vitale.

2 - L'idéologie chrétienne, enfermée et figée dans ses dogmes, ses structures, sa morale. Vu de l'extérieur, on a l'impression que les Eglises et surtout l'Eglise catholique dominante, **monopolisent** l'exercice de la vertu, du désintéressement et de la foi. Monopole des grandes questions, de la manière de les bien poser et surtout de LA réponse et des réponses. Et enfin le monopole le plus paradoxal, celui de la connaissance exclusive du Christ **et de son interprétation**, qui est un accaparement de fait et un enfermement culturel de l'Évangile, qui devient ainsi inaccessible aux horsains de la culture chrétienne.

Le fixisme de la « doctrine » chrétienne non seulement ne répond pas aux questions mais sape l'envie ou l'audace de les poser autrement. On clame la réponse d'une doctrine établie à un monde qui n'a pas formulé à sa manière la question du mystère de l'homme ou du mystère de Dieu, compte tenu des nouveaux éléments qui constituent sa culture.

Sans doute, l'Eglise a le droit d'affirmer ses vérités auxquelles ses membres peuvent adhérer en toute liberté, mais les risques sont grands : isolement, sectarisme, intégrisme.

Elle met en cause — qu'elle le sache ! — l'universalité du message dans une société moderne séculière et adulte qui prend son autonomie, et de là frisant le monopole au moins dans le domaine d'une éthique humaniste. Le rapport monde-Eglise s'en trouve déjà radicalement modifié.

Il reste à cette culture de modernité à aller au bout d'elle même et à poser, de l'intérieur et à sa façon, les grandes questions de la finalité, du sens, du mystère de l'homme et peut être du mystère de « Dieu ».

L'Eglise et les institutions religieuses pourraient alors participer à la recherche avec d'autres composantes de cette société, libres à elles de croire avec conviction à leurs propositions.

On affirme souvent, de part et d'autre, que la question religieuse est une affaire strictement personnelle. Sans doute, la question de l'homme face au mystère passe nécessairement par le questionnement intime individuel, mais cette question personnelle nécessite généralement pour prendre forme et couleur, le support de l'environnement culturel.

C'est ainsi que la grande question posée, au prix de leur condamnation, par les premiers prêtres-ouvriers dans la classe ouvrière devient celle que pose ou va poser la société moderne dans son ensemble, au moins en Europe. Le comportement de la jeunesse moderne vis-à-vis des Eglises et des idéologies dogmatiques, mériterait plus d'attention. La globalité du phénomène montre bien qu'il est d'ordre culturel.

J'aime bien l'interrogation d'un scientifique, Daniel Sibony :

« Il est possible que la connaissance du réel soit un enjeu trop multiforme pour être laissée aux seules sciences, et que « Dieu » soit une affaire trop sérieuse pour être laissée aux seuls religieux ».

C'est en toute liberté amicale et spontanée que je soumets ces réflexions.

Je ne suis ni philosophe, ni théologien, je réfléchis sur du vécu, mais je sais bien qu'il s'agit de questions énormes. C'est donc en toute modestie que j'essaie de les formuler. Des objections et une discussion m'intéresseraient.

PRÊTRES DE LA MISSION DE FRANCE

STAN ROUGIER

Éditions : LE CENTURION

Préface, par André Lacrampe

La Mission de France

Repères historiques - Quelques noms marquants

Introduction à treize portraits de prêtres de la Mission de France

Passer sur l'autre rive, André Laforge.

Au vent du large, Claude Degaraby.

Une présence de fourmi, Georges Heude.

Jésus de Citroën, Bernard Amiot.

Etre frère universel, Louis-Marie Berland.

L'invisible dans la matière, André Gence.

Tu viens revivre en nous ton Mystère pascal, Claude Huret.

Vivre auprès des plus pauvres, Yves Bouyer.

Non pas des idées, mais des vivants, Jean Deries.

Pour Dieu et pour l'homme, indissociables, Louis Peignon.

La vie, l'amour, la mort, Jacques Cordonnier.

Croyant pour la vie, le bonheur, l'accomplissement, André Bousquié.

Pour l'homme, la justice, la paix, Bernard Boudouresques.

Il n'est pas besoin de présenter Stan ROUGIER... mais parmi, ses lecteurs ou ses auditeurs, peu savent sans doute que Stan fit une partie de son séminaire à PONTIGNY. De ces moments de compagnonnage intense avec la Mission de France, Stan a gardé une attention fraternelle au cheminement des uns et des autres. Il a souhaité esquisser la silhouette de quelques uns des prêtres de la Mission de France en leur donnant la parole... Voici quelques extraits de ce livre : « Prêtres de la Mission de France », qui doit paraître courant juin aux éditions du Centurion.

J'ai été très touché par de nombreux témoignages d'anciens camarades de Pontigny qui appuyaient mon projet. J'aurais aimé pouvoir joindre ici de nombreux extraits de leurs lettres !

En voici tout de même deux. Celui d'un prêtre-ouvrier agricole : « Ce que j'ai découvert à la Mission, de la vie ouvrière, du monde sans Dieu et de la forte présence de l'Esprit dans le cœur des hommes a ouvert ma vie d'homme et de chrétien aux dimensions du monde. Au cours de mes trente ans de vie avec les salariés agricoles (comme chauffeur de tracteur en Seine-et-Marne et dans l'Aisne), tout en étant prêtre de paroisse, j'ai pu ressentir plus d'une fois combien ce monde pauvre financièrement (les ouvriers agricoles ont toujours été mal payés et mal considérés) pouvait être riche de valeurs humaines : honnêtes, consciencieux dans le travail, attachés à la famille et à la vie d'un pays, proches du Dieu Créateur qui donne vie à la terre, aux plantes, aux animaux, aux humains... ».

Voici un court extrait d'une lettre qui m'arrive d'Argentin : « Très cher et inoubliable ami... Tu le sais, ma vie est née, a commencé, s'est développée dans le monde du travail. Je suis revenu dans ce monde après l'interruption du séminaire. Mon expérience pastorale, ici en Argentine, m'a beaucoup enseigné. Plus que jamais, je me sens à la fois d'origine ouvrière et prêtre de Jésus-Christ. Je participe au salut des

hommes en lutte pour leur libération, en les respectant, en les aimant, en leur ouvrant le chemin du Royaume de Dieu, ébauché sur cette terre. La Mission, pour moi, c'est avant tout l'amour en actes, dans un acte de foi au Seigneur, Roi de l'Univers. Nous vivons dans un monde livré aux techniques, aux richesses matérielles, aux images. Tous ces moyens peuvent cacher ou déformer la foi véritable. La foi se fonde sur la prière, sur le Christ ressuscité. C'est le Christ qui nous met debout sur cette terre où il y a tant de demi-vivants... Grâce à tes subsides et à celles de quelques autres amis, j'ai pu construire un four à pain. Nous y vendons le pain à moitié prix. Puis nous avons mis sur pied une crèche pour les enfants de trois mois à un an. Tu vois, j'essaie d'être à la fois Marthe et Marie... ».

Je ne pense pas que le bouquet de témoignages qui vont suivre soit réservé aux seuls amis de la Mission de France. Les plus intéressés seront peut-être ceux qui en ignorent l'existence. Les médias les plus fréquentés ne tendent un micro qu'à quelques ténors de l'Eglise. La raison de cette sélection est simple : il faut que l'auditeur ou le téléspectateur identifie immédiatement un visage.

Les caricatures de prêtres que nous offre le cinéma, depuis « Léon Morin... » jusqu'à « Sous le soleil de Satan » en passant par « La messe est finie » sont pour le moins réductrices.

J'ai retrouvé quelques-uns de mes vieux compagnons de Pontigny lors d'une fête de Pentecôte dans un grand parc au nord de Paris, en juin 1990. Tant de visages connus dans la fougue de notre jeunesse, et que je retrouvais burinés, usés, transfigurés par tant de combats pour l'honneur de l'homme et de Dieu, indissociés ! Qui pourrait dire les émotions que l'on peut ressentir dans de telles retrouvailles !

Je ne le savais pas autrefois, je le sais aujourd'hui : « l'Eglise est une vaste bergerie avec du foin à la hauteur de tous les moutons ». Puissiez-vous en être convaincus en écoutant Bernard, André, Louis-Marie et les autres !

Je souhaite que d'autres livres, semblables ou non à celui-ci, donnent la parole à d'autres apôtres de l'ombre. Si j'en ai le temps, je m'y emploierai.

Introduction Stan Rougier,
Jeudi Saint 1991.

Passer sur l'autre rive **André Laforge**

André Laforge. — On a beaucoup dit que toute l'Eglise était missionnaire. C'est vrai, on ne peut pas vivre la Mission si toute l'Eglise, dans ses diverses activités, ne se met pas en « état de mission » ; mais, dans toute l'histoire de l'Eglise, il n'y a jamais

eu de mission sans missionnaires, c'est-à-dire sans que des hommes ou des femmes, ordonnés, religieux ou laïcs, quittent tout pour partir au loin évangéliser. Le P. Ancel, ancien évêque auxiliaire de Lyon, disait : « Maintenant, il faut partir sur place ». La Mission reste nécessaire à travers le monde entier, mais elle est aussi présente à notre porte. Le jour où toute l'Eglise s'en rendra compte, cela changera beaucoup de choses.

Stan Rougier. — **Comment vois-tu l'engagement missionnaire ?**

A. L. — Les formes en sont diverses, et elles sont appelées à changer avec les générations. Pourtant, sur le fond, il y a un noyau de convictions essentielles. Je les résume. Il faut renouveler constamment dans l'Eglise, et avoir en nous-mêmes, une conviction-constatation : partout et autour de nous, il y a la foule qui ne connaît pas Jésus Christ, qui n'a pas entendu la Bonne Nouvelle de l'Evangile. Certes, la foi chrétienne existe, consistante, confiante ; mais l'incroyance, et surtout l'indifférence dans ses formes de « silence » ou de « sommeil », sont largement répandues. Elles touchent même maintenant les générations nouvelles des familles chrétiennes.

Alors, pour nous, cela devient une passion de vouloir faire tomber le mur qui sépare l'Eglise et le monde. Notre foi et notre amour du Christ Jésus nous font res-

sentir comme une blessure l'incomplétude de l'Eglise, tout le temps qu'elle n'a pas annoncé, rassemblé, témoigné et inculturé Jésus-Christ et l'Évangile à travers les réalités humaines, les peuples, les cultures, ici et ailleurs.

S. R. — Mais comment faites-vous ?

A. L. — Dès le départ, on a su qu'il nous fallait « vivre avec », entrer dans une communauté de destin sous des formes précises avec les humains d'aujourd'hui, par le travail, mais aussi par la solidarité des combats de justice, par le partage de la vie des plus pauvres. Nous avons vécu un enfouissement ; plutôt, nous avons voulu vivre l'Incarnation du Seigneur Jésus, sachant qu'elle était rédemptrice au matin de Pâques. Nous savions la terre sèche, il fallait l'attendrir, la fumer, pour l'accueil de la Parole.

Pour beaucoup, cela a été le long temps du silence, de la prière, de l'amour partagé avec un peuple ouvrier, ou avec celui des paysans et des intellectuels, sans exclure la dimension vitale apportée par ceux d'entre nous qui sont dans le tiers monde. Nous n'avons pas pour autant « remis à la fin des temps » l'annonce de la Parole. Nos compagnons de travail ont reconnu souvent en nous un témoignage d'une profonde humanité, habitée par la foi en Quelqu'un qui conduisait notre existence, que nous avons voulu vivre tout au long du jour. Le

ministère dans le travail, les engagements, les événements, ne nous ont pas empêchés de vivre nos responsabilités avec le peuple chrétien dans des paroisses, des communautés diverses, des mouvements d'Action catholique. La Moisson est parfois venue. Je crois, pourtant que nous ne sommes qu'au tout début du chemin. D'autres que nous récolteront, mais la distance est si grande avec l'Eglise qui, dans ses actes et ses paroles, est si insignifiante pour beaucoup !

Nos vies ont voulu être Parole du Seigneur, même dans la souffrance. Nous croyons en l'Eglise et nous l'aimons, même si, là où nous sommes, elle apparaît lointaine et étrangère. Plus nous avons partagé, plus nous sommes présents dans le monde, plus il nous faut vivre Jésus Christ et Son Eglise au cœur. Toutes ces dimensions sont les paramètres de notre prière et de notre vie spirituelle. Vivre l'Eucharistie au sein d'un monde nouveau qui n'a que peu reçu la semence de l'Évangile est gage de Lumière pour l'avenir.

*
**

**Etre frère universel
Louis-Marie Berland**

...Souvent nous parlons dans nos échanges entre prêtres d' « indifférence totale » à la foi, à Dieu. Mais ce n'est peut-être pas si simple !

Les travaux publics : la vie de chantiers mobiles, en bungalow Algeco, la cohabitation, le plus souvent à deux, mais qui pouvait aller à quatre : Un excellent creuset (ou un enfer) pour la camaraderie... Il y a celui qui dit : « Pour moi, Dieu, c'est mon porte-feuille, le reste je m'en fiche » ; celui qui après s'être lavé fait sa prière ; celui qui accepte que d'autres viennent me demande service ; celui qui dit : « Ici je suis chez moi autant que toi ; s'ils veulent que tu les aides, va chez eux »... Presque tous les jours, c'est l'apprentissage pour devenir « frère universel ».

Un jour où j'étais arrivé en retard, à la fin du ramadan, quel coup au cœur : à la porte de mon logis, un gros paquet à mon nom ! Il est plein de gâteaux, bonbons et fruits. Ces mots l'accompagnent : « Pour nous, c'est la fête, on sait que tu es content avec nous, chacun a donné pour toi ». Certains jours, où les copains musulmans avaient eu à essuyer des moqueries : « Toi, on sait que tu nous aimes, tu nous respectes... ».

Il y avait parmi eux des Turcs. Je suis allée quatre fois en Turquie, invité à partager leurs vacances familiales. Et, avec eux, j'ai vécu les fêtes des événements importants de la vie humaine (circoncision, mariage, sépulture) et d'autres événements ou distractions.

Après une circoncision, je fus présenté à l'imam. Nous avons discuté : « Je sais qui vous êtes, je suis très heureux de vous

voir, je vous félicite d'être ami avec les musulmans. Je connais Jésus par le Coran. Je l'honore comme un grand prophète, je le respecte beaucoup. Et vous, que pensez-vous de Mahomet et de l'Islam ? ».

L'échange, très loyal et amical, dura près de deux heures. Ensuite, l'un des interprètes (un jeune homme turc de Limoges) me dit : « J'ai bien compris ce que toi et l'imam vous avez dit ; maintenant si tu veux, moi, je vais te dire ce que je pense : Dieu, il a voulu que tu naisses dans la religion catholique et que tu sois prêtre. Je crois que Dieu veut que tu sois fidèle à ta religion, vivant bien ta foi.

Et je crois qu'il veut que je sois un bon musulman, soumis à Allah. Si on fait comme ça, on arrivera toujours à s'aimer, et ce sera la fête dans notre cœur comme aujourd'hui. Es-tu d'accord ? — Oui, c'est formidable, ce que tu dis ». On s'est serré les mains, une étreinte chaleureuse et un regard réciproque, signaient ces paroles.

De tels souvenirs sont ineffaçables, ils rendent très humble, et stimulent dans une écoute toujours plus attentive de la Parole de Dieu.

**

Non des idées, mais des vivants Jean Deries

Jean Deries. — C'est ce qu'on vit qui est important. Evoquer sa vie privée peut sembler idiot ; mais, pour moi, c'est le nerf de

la guerre. C'est ce qui me permet de tenir, même dans ces situations où, depuis quinze ans, je traîne des boulets impossibles... et pas seulement des boulets : un projet auquel je crois de toute mon âme, et que je n'arrive pas à mettre en œuvre — en réalité, nous y arrivons, mais avec quelle lenteur ! — : celui d'être avec mes camarades de travail, debout et responsables. Quand mon ami malade me pose la question : « Est-ce que tu ne t'enfermes pas dans des bricoles ? », il est évident que sa parole porte, parce que lui n'a plus qu'un rein et que, chaque année qui passe, son rein diminue de moitié. Il a un dialogue quotidien avec la vie et la mort.

J'ai cru pouvoir accompagner de façon plus forte des hommes, des femmes, en n'étant ni père, ni mari, ni nourricier. C'est un pari. Il a quelque chose à voir avec mon « appel ».

Je peux maintenant parler d'une nouvelle étape importante. Elle a suivi l'ordination que j'ai vécue comme un moment très rude : la Mission n'avait pas devant elle de perspectives très éclatantes. J'avais fait un choix difficile : c'était vraiment la nécessité d'annoncer l'Évangile qui pesait sur moi. Une période paisible a suivi et je peux dire que ma vie de prêtre, avec des épreuves très lourdes, reste une vie heureuse, très heureuse.

Le premier bonheur a été Toulouse. Ce n'était pas le bonheur d'un prêtre-ouvrier

enfin mis au travail, mais la découverte que l'Évangile n'a pas besoin de conditions idéales pour se vivre, et l'accueil, à la fois des gens et de cette équipe MDF qui était très diverse. Il y avait deux sous-équipes, l'une plus franciscaine, l'autre plus classique. J'ai eu la chance d'être du côté de saint François. J'ai vécu cela comme une période très forte, dans laquelle la grâce était à notre porte, tous les jours, sous toutes ses formes. Même sous la forme d'une « connerie » que tu as faite, qui te fait honte et qui te pèse dessus toute la journée ; mais qui, en même temps, t'ouvre les yeux d'une façon extraordinaire. Je ne peux multiplier les anecdotes ; mais par exemple, cette femme éplorée qui vient sonner le matin au presbytère et m'apprend que son bébé est mort étouffé au cours de la nuit... elle me demande de venir le baptiser. La doctrine de l'Église est claire : « On ne baptise pas un enfant mort ». Et je crois qu'en effet il ne fallait pas baptiser cet enfant mort. C'est cette « théorie » qui est sortie de moi. Toute ma vie, j'ai eu honte de n'avoir pas eu d'autres mots pour cette femme, d'avoir dit seulement : « C'est pas possible ! ». L'attitude inverse, l'attitude vraie qu'il aurait fallu avoir, c'était de dire : « Il faut que je vous accompagne, il faut que je sois avec vous ». Ça ne l'aurait pas ressuscité, ce gosse, je ne suis pas Jésus-Christ ! mais ce n'était pas une « réponse de curé » que j'avais à donner ! Je dis que la grâce est rentrée dans ma vie à travers

cette femme, parce que cet épisode a tout transformé.

Notre équipe avait un souffle évangélique extraordinaire ; nous vivions une très grande pauvreté qui nous mettait dans la joie du matin au soir. Nous vivions de ce que l'un de nous avait retiré de la poubelle des Nouvelles-Galeries, ou des pissenlits qu'on ramenait du cimetière, en célébrant les enterrements ! C'était incroyable. Les gens rencontrés participaient à cette dimension spirituelle. Et c'était des ouvriers. Il y a eu tout un mouvement de conversions de jeunes d'un quartier qui ont fondé une sorte de communauté catéchuménale et baptismale. Comment ne pas vivre cela avec une joie extraordinaire ?



La vie, l'amour, la mort **Jacques Cordonnier**

Jacques Cordonnier. — Le Dieu auquel je crois, est un Dieu libérateur. Il me demande d'être un instrument ; d'aider les gens à se déculpabiliser : certains sont extrêmement marqués par la vie, l'hérédité, des commencements qui sont très durs. On est en effet tourné vers les profondeurs de l'homme, en psychiatrie, ce qui suppose d'essayer de déceler un peu ce qui a marqué chacun. Cela implique de l'aider à vivre plus libre, « debout », responsable.

S. R. — Si on disait que le Dieu chrétien est un Dieu de la morale, que répondrais-tu ?

J. C. — Non, non... Je crois qu'à certains âges, tu as besoin de cadres, de certaines lois. Mais ce n'est que provisoirement. Ensuite, il faut que les gens apprennent à vivre librement. La Loi a eu son rôle, bibliquement ; de même, elle doit en avoir un pour toute éducation, mais il ne faut pas se laisser enfermer là dedans. Dans une famille, c'est un peu le rôle du père, a-t-on souvent dit. Il y a une période difficile à vivre ; ensuite, il retrouve son fils, à égalité. La loi disparaît, l'autorité disparaît.

S. R. — Quelles sont les scènes de l'Évangile qui te parlent le plus ?

J. C. — Dans l'Évangile, il n'y a pas tellement de « dimension collective », ou alors je n'ai pas su la découvrir... Il y a plutôt des relations interpersonnelles, ce qui ne veut pas dire que le Christ n'a pas vécu de relations plus collectives. C'est moins marquant, moins raconté, à première vue. Ça ne me gêne pas parce que je crois à l'interpersonnel, très fort... Il y a des scènes qui m'emballent : j'aime beaucoup la rencontre avec la Samaritaine ; j'aime aussi tout ce qu'il y a derrière une guérison, celle du paralysé, par exemple. Je n'y vois pas seulement un miracle physique, mais une résurrection spirituelle. Un Christ qui libère ce fils qui était peut-être trop fusionnel avec sa mère. C'est vrai qu'après.

être passé en psychiatrie, on voit un peu différemment l'Évangile. Je comprends très bien ce que Françoise Dolto a été amenée à écrire, et je pense que ça peut « parler » à un certain nombre de psychiatres. Il y a d'autres scènes, bien sûr : Emmaüs, l'enfant prodigue...

S. R. — Très souvent on parle d'une distance entre les gens et l'Église, ou entre les gens et la foi. Comment pourrais-tu caractériser cela, dans ton expérience ?

J. C. — Je crois que l'Église apparaît porteuse d'une idéologie, de quelque chose à « faire passer à tout prix ». Alors il y a une réticence. En particulier à Alfortville, où j'étais mêlé de très près à un milieu anticlérical. L'Église apparaissait liée à un monde tout à fait étranger. La coupure était très grande, d'où leur surprise de pouvoir dialoguer avec certains d'entre nous. Pour eux, l'Église était une puissance financière qui ne laissait pas les hommes libres. D'ailleurs, si j'ai voulu travailler, c'était aussi parce que j'étais persuadé que je serais plus libre pour réagir en conscience, et je le crois toujours. Je préfère vivre avec difficulté, dans la pauvreté, mais être libre.

S. R. — Cette question de la richesse de l'Église est peut-être exagérée. Cela te paraît-il être un obstacle à la rencontre, à l'audition de l'Évangile par les gens ?

J. C. — Personnellement, j'en suis absolument convaincu. Les gens sont persuadés, à tort ou à raison — je pense qu'il y a des

raisons pour que ce soit ancré à ce point — de deux choses plus ou moins historiques, plus ou moins actuelles : le pouvoir et l'argent. Personnellement, je crois que l'Église apparaît comme une puissance, et aussi une puissance d'argent.

✱

Pour l'homme, la justice, la paix Bernard Boudouresques

S. R. — Est-ce que, sur le plan spirituel, on vous a bien préparés avant de vous lancer dans cette « expédition » ?

Bernard Boudouresques. — Le séminaire de Lisieux a eu une importance capitale pour me donner un tonus spirituel. La formation théologique aurait pu être meilleure. Mais je retiens surtout l'ambiance dynamique religieuse et spirituelle, la formation à la liberté, à la maîtrise de sa vie, à l'aptitude à vivre seul et en équipe.

Je me rappelle les nombreux témoignages des visiteurs : prêtres, évêques. Le séminaire était un carrefour d'expériences d'une diversité étonnante : les prêtres-ouvriers venaient raconter leurs découvertes. Ils participaient à nos réunions d'équipe. Tout le foisonnement des recherches dans l'Église de l'époque s'exprimait à Lisieux. Quel dynamisme et quelle Espérance !

Un homme nous a beaucoup marqués : le père Augros. Il a assumé le fonctionnement d'un séminaire de cent cinquante jeu-

nes vivant dans des conditions très pauvres. Il apprenait à chacun à être un homme libre, à prendre sa vie en mains, à mettre en place une vie spirituelle tenace. Son cours sur « Foi, Espérance et Charité » a formé de nombreux séminaristes. C'était un homme de foi, de prière, de méditation, bâti sur le roc de la fidélité.

S. R. — Et toi, parle-moi de ta vie spirituelle, si tu veux bien.

B. B. — J'aime bien la prière des Psalms : cris d'hommes exprimant leur confiance en Dieu, Lui demandant « pardon » ; cris de colère contre l'injustice. C'est la prière de mes ancêtres, celle de l'homme d'aujourd'hui parlant à Dieu de ses problèmes, de ses souffrances, mettant en Lui toute son espérance. J'ai essayé d'être fidèle à la prière du bréviaire (1).

Ma vie spirituelle est très « christique ». Ma passion pour l'homme se trouve confortée par ma méditation sur la vie de Jésus Dieu-Homme. Noël est le mystère de l'intrusion complète du divin dans un homme. Le Christ a ainsi signifié la grandeur de tout homme. Toucher à l'homme, c'est toucher à Dieu. C'est en contemplant le divin et l'humain que je découvre les « qualités » de Dieu.

Le centre, le moteur de ma vie sacerdotale est la célébration de l'Eucharistie. Par

1. Le bréviaire, livre de prière du prêtre, est composé essentiellement des psaumes de la Bible.

le mémorial de la Mort et de la Résurrection du Christ, l'Eucharistie intègre dans la sphère du divin tous les efforts des hommes vers plus de justice, de paix, de fraternité, de gratuité. Tous les gestes d'amour et d'amitié prennent dans l'Eucharistie une dimension d'éternité. Tout le travail des hommes pour construire une société plus adaptée au bonheur de tous est « éternisé ».

Pour que la célébration eucharistique ne soit pas un « mensonge », je dois sans cesse faire effort pour orienter mon travail de recherche vers la vie et non vers la mort. Pour un prêtre qui « travaille », elle a une dimension différente de celle d'un moine. Chaque célébrant, chaque communauté chrétienne intègre dans le divin des parties différentes de la vie de l'humanité.

J'ai souvent célébré seul, et je continue à le faire. Chaque célébration eucharistique est « efficace ». C'est l'acte « efficace » d'intégration dans la sphère du divin, comme on peut dire que la Mort et la Résurrection du Christ sont « efficaces » pour l'histoire du Salut et la construction du Royaume.

Quand je célèbre, je fais passer en Jésus-Christ ce monde du travail auquel je suis lié. Comme l'a dit Teilhard, tout est « christique ». Le Christ, alpha et omega, est « structure » de l'univers. L'Eucharistie, célébrant le mystère du Christ, « fait l'Eglise », « prépare le Royaume ».

Ils vont être ordonnés prêtres *

Un lieu commun

Bruno RONFARD

« Quand je parcours ces banlieues aux usines mortes, ou les rues illuminées du centre ; quand je vois cette foule, tour à tour raffinée ou misérable, mon cœur se serre jusqu'à la douleur. Et je n'ai pas à chercher loin le sujet de mes méditations ».

Cardinal SUHARD, Déc. 1948.

La banlieue de la boucle de la Seine, la nuit. J'aime cette image. Elle me poursuit comme une inquiétude. Les mille feux des fenêtres allumées dans la nuit et le silence, parfois déchiré par les sirènes, disent la nouveauté d'un monde qui naît — tantôt joyeusement, tantôt dans la douleur — et la confiance dans ce jour promis qui vient déjà.

Un lieu commun

Etre de ce peuple — parfois perdu dans cette foule du métro, ballotté au gré de la houle humaine —, avec un goût de la rencontre, une attention à l'inattendu qui surgit dans l'ordinaire des jours et un souci de ceux qui sont oubliés. Bref, être un passant parmi d'autres, mais un passant à l'écoute, témoin avec d'autres que ce quotidien porte les traces du passage de Celui qui vient pour libérer nos vies.

* Le dimanche 30 juin (10 h) dans la basilique de Lisieux.

Dans cette vie ordinaire, des croisements se vivent, des paroles s'échangent, au travail, dans les relations de voisinage, dans la vie paroissiale, comme le ferment d'une « communion profonde ».

« Il n'y avait pas de place pour eux dans la salle d'hôte » (Lc 2, 7). Cette parole résonne sans cesse comme un appel. Permettre que des gens perdus trouvent une place dans la société et dans l'Eglise et redonner la parole à ceux qui sont rendus muets, c'est aujourd'hui une des tâches essentielles de la communauté chrétienne, une tâche dont les prêtres ont la responsabilité.

Ce travail n'est jamais fini. Nous avons toujours à redire l'Evangile comme une façon d'être ensemble et de vivre, aujourd'hui, à Gennevilliers. Cela ne se vit pas sans conversion, sans une place fondamentale faite, dans nos choix d'Eglise, à tous ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ, sans un certain bonheur de la fraternité aussi.

Un style d'hommes

Quand j'ai pris contact avec la Mission de France par le biais de la formation, c'est un style d'hommes, de prêtres, d'Eglise qui m'a marqué : des gens du présent passionnés par la vie du monde et par la volonté d'y annoncer l'Evangile.

Un style ? C'est-à-dire une manière de vivre individuelle et collective à réactualiser sans cesse en fonction du peuple particulier auquel nous sommes envoyés. J'ai retrouvé cela différemment, en Egypte comme à Gennevilliers, où nous disons volontiers en équipe que nous n'avons pas de projet sinon celui d'apprendre à dire l'Evangile avec les gens d'ici, avec leur histoire et avec leurs mots.

J'ai relu le texte solennel du Père Augros, adressé aux séminaristes et aux prêtres au moment de son départ en juin 1952. Il peut servir de fil conducteur.

« ...N'oubliez jamais que si la Mission a été créée, c'est parce qu'un beau jour, dans l'Eglise, on a pris conscience de la déchristianisation ». Dans ce bouleversement mondial, chacun a à s'inscrire quelque part — là où il a été envoyé. Il devient alors « responsable du tout » de cette Mission, qui est la Mission même de l'Eglise ».

Ce texte inscrit la Mission dans une double fidélité au monde et à l'Eglise, comme deux réalités liées par une même histoire. Il porte également une autre intuition : il ne s'agit pas de quadriller un terrain mais d'annoncer la Bonne Nouvelle au quotidien, dans des endroits significatifs où se fait et se défait ce monde.

« Soyez des hommes et, qui plus est, des hommes de votre temps » et même « des saints » (...). « N'oubliez pas enfin que la Mission n'est possible qu'en équipe ». Au-delà des pratiques diverses, l'équipe est le lieu essentiel du discernement (être relatif à d'autres et à Dieu) dans la mission commune. Ce texte est un appel à la fidélité à l'Esprit dans un moment où s'ouvre une période dramatique pour le Père Augros et pour la Mission de France. Il nous invite à ne pas oublier la part de violence que recèle l'institution (même si le courant de la grâce passe sans doute aussi à travers les mouvements humains les plus obscurs).

Un temps de mission

L'envoi est le premier geste de la mission. Nous savons à quel point Abraham en est la figure. Il y a donc toujours une condition « d'étranger » (1) pour le missionnaire (et donc une langue nouvelle à apprendre) et un désir de rencontre jamais satisfait.

Trois moments se croisent :

● *celui où nous sommes témoins que la Parole de Dieu rend possible une existence renouvelée quand la lecture de l'Evangile avec un groupe de jeunes femmes à majorité antillaises et africaines leur permet de renouer les fils de leur histoire émiettée, prise entre deux mondes. Cette lecture vient alors mettre au jour, par un travail de la vérité, ce qui était déjà présent là, dans leur histoire, sans le savoir.*

● *celui où nous reconnaissons, dans les autres, un éclat nouveau de la Parole de Dieu, où nous découvrons des mots jusque là inconnus et toujours incomplets pour dire le visage de Dieu. Ceci naît de la confrontation avec ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne.*

(1) Comme le dit déjà l'épître à Diognète, à propos des Chrétiens : « Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés ».

● enfin, celui où le poids du jour, les peurs, le malheur, l'attente nous remettent devant le mystère de la Croix et nous font murmurer cette prière en forme de question — comme une blessure — : « Viens, Seigneur ! Pourquoi tardes-tu à révéler ton Nom à tous ceux qui Te cherchent ? ».

Au cœur de cette vie, il y a l'Eucharistie, comme le lieu de la louange, du repos sur la route, qui permet une communion renouvelée par la mission même.

A travers les méandres, les richesses et les plaies de cette histoire, celle des Gennevillois aujourd'hui, des Egyptiens demain, de la mienne, ce que je veux vivre ?

Etre un « intendant fidèle des mystères de Dieu », dans le bonheur et la peine d'un peuple, en vivant la fraternité qui unit les envoyés... Savoir rire et ne pas s'arrêter de marcher.

En passant par Cerisiers et Gennevilliers

Jean-Paul HAVARD

Au moment du diaconat, voici ce que j'ai écrit pour dire les raisons de mon choix de la Mission de France.

« Si, un jour, la Mission de France m'a intéressé, c'est parce qu'elle proposait à des jeunes ne se connaissant pas de faire un parcours de foi. Des garçons, filles et couples, faisant un bout de chemin ensemble parce qu'ils " savent seulement et avant tout, qu'ils veulent suivre Jésus-Christ et servir son Eglise ". Aujourd'hui, la présence de laïcs qui creusent leur sillon missionnaire aux côtés de la M.D.F., et puis le compagnonnage de partenaires, sont, à mes yeux, des gages essentiels de sa vitalité. L'équipe de Cerisiers et celle des P.O. de Gennevilliers auront constitué pour moi des repères importants. Un élément qui a été décisif pour m'engager à la M.D.F., c'est que la discussion y est, généralement, franche.

La M.D.F. vit d'intuitions nées dans l'histoire, des intuitions qui ont déjà commencé de passionner ma vie d'homme et de croyant : la mission d'annoncer

l'Évangile dans un monde qui change, en l'aimant. Participer à ses recherches, vivre à l'épreuve de la condition ordinaire qu'y connaissent les gens, s'engager aux côtés de ceux qu'il a tendance à exclure ou à broyer.

L'option communautaire de la vie d'équipe : avoir un projet commun à réaliser comme raison d'être ensemble et apprendre, comme le disait Madeleine Delbrel, à « accepter de laisser les choses à la place que les autres leur donnent ». En frères, s'encourager les uns les autres et, en toute chose et à tout moment, se rapporter à l'Évangile.

Un corps de prêtres et de diacres, réparti et inséré dans les diocèses, qui soit un outil de l'Église en France. Être des envoyés en des milieux où la culture et les modes d'existence sont mal connus de l'Église, et chercher, sans se lasser, à y signifier l'Évangile du Christ. Accepter les remises en cause et les transformer en des questionnements socio-politiques, théologiques, spirituels. Se donner des moyens pour porter ces questionnements et pour les partager en des lieux d'Église.

Ces intuitions me portent à me rendre disponible, avec enthousiasme, pour être serviteur de l'Église du Christ, à la Mission de France ».

L'Assemblée générale de Lisieux m'amène à dire un peu plus ce que j'ai découvert de la M.D.F. en vivant une année avec l'équipe de Cerisiers, dans l'Yonne, puis trois années à Gennevilliers, le temps du second cycle de la formation.

Cerisiers

La première fois que je suis venu à Cerisiers, c'était un bel après-midi de juillet. L'équipe m'attendait en discutant tranquillement, à l'ombre, dans le grand jardin du presbytère. Nous avons pris le chemin de ronde pour faire le tour du bourg, bien calé sur le seuil du plateau de la Forêt d'Othe. En passant près du match de foot, j'ai décidé que je prendrais une licence au Club de foot de Cerisiers.

C'est sans doute au foot que j'ai le mieux perçu le tempérament des gens du Pays d'Othe. Les gens de ce plateau sont un étonnant mélange de migrants et d'autochtones. Je ne sais pas s'il y a quelque chose de commun entre la solitude

des exilés et la solitude des forestiers... en tout cas, ils s'entendent bien. Mais ça prend du temps ! Pour mon compte, jamais je n'ai été rejeté mais ça ne veut pas dire que j'ai été accueilli à bras ouverts. Pour se dire bonjour, c'était à moi de commencer. Le fait que plusieurs ne m'aient jamais adressé d'eux-mêmes la parole n'empêchait pas qu'ils soient sympas. Cela m'a donné d'éprouver un tout petit peu la patiente tenacité des équipes successives de la M.D.F., dans ce pays où la confiance entre le peuple et les pasteurs était particulièrement délabrée.

Au début, c'est-à-dire dans les années qui suivirent l'arrivée de la première équipe, en 1943, certains prêtres ont été partie prenante de l'évolution de l'agriculture, très rapide après la guerre, en étant souvent moteurs pour la création de groupes de vulgarisation technique, de maisons de jeunes, etc. ...Puis il y a eu la longue présence des prêtres au travail, à temps partiel ou à plein temps, mêlés à la vie des exploitants et des ouvriers agricoles, suivant ou conduisant les batteuses pour la moisson. Dans cette région comme ailleurs, l'ensemble des gens percevait et reconnaissait l'Eglise presque exclusivement au travers des prêtres, au travers de leurs paroles, de leur attitudes et de leurs façons d'être. Pour sûr, les gens ont vu changer leur image du prêtre.

L'Eglise du Pays d'Othe d'aujourd'hui, c'est une poignée de familles presque toutes venues d'ailleurs — d'Ile de France et de Belgique, d'Angleterre et de la Réunion... — pour vivre sur la terre de cette rude contrée. Lorsque j'y étais, en 1986, une équipe dite de « secteur » fonctionnait depuis une demi-douzaine d'années. Lors d'une rencontre avec le Père Ernoult, évêque d'Auxerre, un membre de l'équipe, père de famille, était chargé de la présenter : « C'est une équipe de prêtres, religieuses et laïcs, qui s'est donnée comme tâche un travail missionnaire, une démarche d'amour à proposer et non une règle de vie à imposer. Au cours de cette réunion, j'avais noté quelques interventions comme celles-ci : « on cherche à rejoindre les gens dans leur vie réelle en saisissant toutes les occasions, dans la rue, près des malades... » ; « nous tenons tous les deux à vivre avec la couche de population car nous y avons des contacts assez profonds par la profession (institutrice et agriculteur) et par des engagements (Conseil municipal, pompiers...) où notre souci n'est pas d'amener les gens à l'Eglise » ; « il y a quatre ans, à Vau-deurs, il n'y avait presque rien et, aujourd'hui, on est sur le point de préparer des A.D.A.P. » (Assemblées dominicales en l'absence de prêtre).

Depuis 1988, il n'y a plus d'équipe M.D.F. à Cerisiers. Cependant, il y a dix ans, cette échéance était déjà présente, comme éventualité prochaine, à l'esprit de l'équipe en place. A présent, le secteur de Cerisiers Theil-sur-Vanne est pris en charge conjointement avec le secteur voisin de Villeneuve l'Archevêque par une « équipe associée » qui compte un prêtre M.D.F., un prêtre du diocèse, deux religieuses et cinq laïcs. Les équipes de la M.D.F. et ces familles migrantes ont formé, petit à petit, je le crois, une communauté missionnaire.

Gennevilliers

De Cerisiers, j'ai déménagé à Gennevilliers. Je n'avais jamais vécu en H.L.M. En transportant ma plante verte dans l'ascenseur, une petite fille m'a dit bonjour, avec une dame qui m'a fait des compliments sur ma plante. (C'était Yasmina et sa maman, les voisins du cinquième). Le lendemain à l'aube, j'ai regardé le soleil se lever sur les usines Chaussou et le quartier St Jean des Grésillons.

Avant l'église St Jean des Grésillons, je n'avais jamais vu d'église sans clocher. Mais, plus que son architecture, c'est l'histoire s'y rattachant qui m'a intéressé. On m'a raconté, par exemple, qu'en 1936, le curé de St Jean avait passé un câble électrique par-dessus le mur pour donner de la lumière au piquet de grève de Chaussou... En d'autres lieux des Maghrébins m'ont évoqué leur naissance dans le bidonville de Nanterre, leur enfance à la Cité (ghetto) du Port, leur jeunesse dans les quartiers du Luth ou des Grésillons. Il y a aussi les Antillais, les Africains...

Avec un voisin militant communiste, et aussi avec des jeunes arabes, j'ai été fort surpris de constater qu'en annonçant que j'étais en préparation pour être prêtres, cela ne constituait pas un handicap, bien au contraire. L'image des prêtres à Gennevilliers, m'est apparue assez bien déterminée. Ce sont « des mecs en qui on peut avoir confiance ». J'ai entendu des choses semblables au sujet de religieuses. En tous les cas, si j'étais le pote de tel prêtre ou de telle religieuse, je bénéficiais d'une confiance a priori.

A Gennevilliers, j'étais en référence, pour moi et pour le compte de mon équipe de formation, avec l'équipe de prêtres-ouvriers du « 115 » avenue des Gré-

sillons. L'un était religieux — Fils de la Charité —, le deuxième diocésain, le troisième membre de la M.D.F. J'ai également fait connaissance avec le « Collectif Prêtres-Ouvriers » de l'Ouest de la région parisienne. C'est vrai que, pour le temps où j'aurai été en formation (depuis 83), la compréhension entre les P.O. et les jeunes arrivant à la M.D.F. aura été difficile. L'engagement affirmé des jeunes dans l'Eglise et la militance syndicale sinon politique, des P.O. ont fait problème. On a taxé de récupération ecclésiale et d'emprise idéologique, sans chercher vraiment à comprendre les choix respectifs d'une volonté de fidélité à l'Évangile.

Les P.O. de Gennevilliers ne m'en voudront pas, je l'espère, de citer ici trois de leurs expressions personnelles que j'avais relevées au cours d'un échange : « la lecture de l'Évangile m'est vitale, sinon je ne donne pas cher de ma foi », « on croit à l'historicité de l'Évangile, de la vie de Jésus ; après, c'est une affaire d'interprétation », « je m'accroche à mort au texte de Matthieu 25 ». Les expressions en appelaient trois autres : « Jésus est vivant, je ne lui mets pas une tête mais il me pose des questions », « la vie de Jésus nous montre qu'il y a un salut possible ; même dans la galère, la drogue, c'est jamais complètement foutu », « Jésus est-il vivant en dehors des gens ? Moi, je ne peux dire la perpétuité du Christ que par des témoins ».

L'équipe, à la M.D.F., est le lieu de reprise, par la réflexion et par la prière, de ce que nous engageons par toute notre vie, et avec les autres, là où nous sommes, là où nous avons été envoyés.

Et à présent ?

Dans la lettre que je viens d'envoyer à mon évêque, pour le presbytérat cette fois, j'ai écrit ceci : « Envoyé avec Jean-François Penhouet dans le Libournais rural, notre mission relève, à mon avis, à la fois du ministère pastoral (sans avoir charge de paroisse) et du ministère de prêtre-ouvrier. Je crois que ça vaut le coup d'être situé à la fois dans l'Eglise et au travail, malgré la double limite que cela comporte, parce qu'il importe de donner, à ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ et à ceux que le cherchent, un visage communautaire de cette Eglise. Il n'empêche que, pour ma part, envoyé vers les ouvriers agricoles, j'essaierai de faire des choix qui soient fidèles à l'engagement des P.O. ».

Actuellement, quand j'explique pourquoi je continuerai à travailler en étant prêtre, tous les chrétiens admettent qu'il est important que je noue des relations solides avec des gens qu'on ne voit pas à l'église et beaucoup en devinent l'intérêt par eux-mêmes : que je comprenne mieux leur vie concrète et que j'en tienn compte vis-à-vis d'eux. Mais j'y mets une raison plus profonde encore car le travail, c'est le lieu premier de l'activité des hommes. Maintenant, le but des entreprises est moins la production de biens que le produit commercial. On travaille pour l'abstrait : l'argent. Alors, face aux indices financiers qui commandent et aux ordinateurs qui administrent, comment sommes-nous responsables de la Création et quelle liberté des hommes et des femmes désirons-nous ? Je veux comprendre et agir en étant impliqué concrètement, au quotidien. Le travail professionnel, compte tenu de mon âge et de mes possibilités, n'est pas une option personnelle et accessoire, c'est une condition de sérieux pour la mission qui m'est confiée.

Depuis que je suis diacre (le 30 juin 1990), le service de la Parole de Dieu prend corps dans ce que je suis, selon les deux pôles de ma présence en Eglise et de ma présence au travail. D'un côté, la prédication ainsi que les discussions avec des chrétiens m'amènent à exprimer des choses de la foi au-delà de ce que je pourrais dire à partir de ma foi personnelle telle que je la vis. De l'autre côté le contact avec le concret des choses et les relations où il n'est pas question de Dieu m'incite à vivre ma foi comme une recherche en dehors des « sentiers ordinaires » de la foi chrétienne. Comment, en même temps, accepter d'être saisi par la foi des chrétiens que je connais et accepter la dépossession des expressions habituelles de la foi de l'Eglise, pour aller plus loin dans la rencontre avec ceux et celles chez qui Dieu est absent ou souvent tellement différent ? Aujourd'hui, j'en suis là et, le matin, je pars avec cette question du psaume : « Ecouteras-tu ma Parole aujourd'hui ? ».

A Gennevilliers, j'avais retenu cette remarque d'un ancien du séminaire de la M.D.F. à Lisieux, qui se référait à Thérèse pour dire : « Le premier réflexe de la foi chrétienne c'est l'altérité ». ...Face aux autres mettre, en arrivant, notre vie en partage ! Ce n'est pas par hasard que je désire mettre ma vie au service d'un partage de la vie, entre les hommes et avec Dieu, et que j'accepte de devenir prêtre. C'est parce que, dans la réalité quotidienne, les autres m'ont grand ouvert à l'amour du Christ.

Cherchons les chemins de l'annonce de l'Évangile

Jean-Pierre MAURIN

A l'époque où j'ai connu des équipes de la Mission de France, j'étais étudiant et je vivais en communauté avec d'autres amis. On priait et partageait ensemble, on s'aidait à engager notre vie dans le monde, au service des autres. Ainsi je me suis senti proche de ces hommes impliqués dans la classe ouvrière et dont la vie de partage me paraît fondamentale pour la mission.

Un regard sur le monde que j'aime

J'avais d'abord entendu parler de la Mission de France par les G.F.U. (1) et il m'avait semblé, que dans l'histoire de l'Eglise de France, la création de la Mission de France et l'expérience des prêtres-ouvriers étaient des grands moments de cette histoire où l'Esprit est à l'œuvre. Cette expérience est due à un regard sur le monde qui est un regard d'amour et à une foi en un Dieu qui aime ce monde. Cela amène l'engagement et, comme ce monde n'est pas parfait, on se compromet (connivence !) pour que les choses changent. C'est un regard positif sur la modernité qui amène à prendre au sérieux la question de l'incroyance, la sécularisation, l'injustice. C'est ce regard que portent sur le monde les copains de la Mission qui m'a attiré vers la Mission de France.

Les jeunes et l'héritage

Alors, j'ai connu les copains de la formation et tout l'enthousiasme et le dynamisme pour l'aventure de la mission, mais aussi pour les débats et la critique, tout en appréciant la formation de plein vent que propose la Mission de France,

(1) Groupe de Formation Universitaire.

alors que certains séminaires sentent trop la sacristie. Je crois que c'est le style de la formation avec la vie en appartement, l'exercice pendant un temps de notre profession et les parcours théologiques, qui m'ont finalement amené à choisir la Mission de France.

Pour ma part quand j'étais au P.A.M. (2) je me suis lancé dans l'aventure des aumôneries des lycées professionnels parce que l'Eglise a du mal à rejoindre ces voies de garage de l'éducation nationale. D'autres copains s'étaient lancés aussi dans des projets de lieux d'accueil, de nouveaux espaces d'Eglise.

Mais cela a engendré des débats au sein de la Mission de France car il est évident qu'avec de telles initiatives, notre génération a un regard sur le monde et le ministère différent de celui des anciens. Un regard différent sur le monde du travail, les organisations ouvrières et sur les situations d'injustice et de précarité de notre société. Nous avons aussi un regard critique sur ceux qui ont mis presque exclusivement au cœur de leur ministère la gratuité et l'enfouissement. Pour ma part, sans exclure ces dimensions, je crois aussi que pour l'annonce de l'Evangile, la dimension du dialogue est aussi importante. Encore faut-il que des lieux de dialogue existent. La gratuité ne doit pas nous empêcher de prendre des initiatives allant en ce sens.

Un lieu de débat : la galaxie M.D.F.

En regardant l'affiche de Pentecôte90, m'est venu à l'esprit cette image de la galaxie M.D.F. : Autour d'une planète centrale, sont mis en orbite et tournent des satellites dont la trajectoire est fonction de certains critères : ceux-ci sont discutés, car la Mission de France est un lieu de débat.

Débat nécessaire à l'Eglise pour qu'elle soit fidèle à sa mission dans le monde moderne. Le débat est une des caractéristiques de la modernité. Le débat est une des caractéristiques de la Mission de France. Et je crois que l'Esprit est à l'œuvre dans nos débats. Cet Esprit, qui nous pousse à être critiques et auto-crit-

(2) Processus d'Acheminement au Ministère.

tiques, qui nous rappelle que la Mission de France n'est qu'une réalité provisoire et qui nous fait percevoir que la recherche des chemins de l'annonce de l'Évangile est enthousiasme, c'est-à-dire transport divin.

... Gennevilliers, New-York, Grenoble ...

Après trois années de formation passées à Gennevilliers, banlieue où je me sens bien, j'ai demandé à vivre le diaconat à l'étranger, à New-York en équipe avec Pierre Raphaël, au service de sans-abris et de prisonniers. Penser la mission à New-York, c'est d'abord poser un regard d'amour sur ce peuple, sur cette ville au paysage social, culturel, religieux si différent de la France. Et, ici, notamment à la prison, il faut penser en anglais, en espagnol. Dans ce pays malade des violences urbaines et des drogues, aller à la prison, c'est se situer vis-à-vis d'un des gros problèmes de cette société et même se compromettre dans le gigantesque système pénitentiaire américain. En effet, les États-Unis, avec un million de prisonniers sont actuellement le leader mondial des prisons. Le taux d'incarcération y est le plus fort du monde.

Avec Simone Bonnet et Pierre Raphaël, responsables d'aumônerie à Rickers' Island, la prison de la ville de New-York, j'ai participé au travail de l'équipe qui tente de rejoindre les prisonniers et leurs familles et de faire vivre une communauté qui cherche la lumière en ce lieu plutôt sombre. Cette communauté à la prison, c'est un peu comme certaines toiles d'André Gence : au milieu des nuances du gris, apparaît une lumière... Ici, les expériences sociales et mystiques se rejoignent.

Maintenant, je viens de quitter New-York pour Grenoble. C'est un paysage différent. Je commence par chercher du travail dans le secteur industriel de cette ville. En tant qu'informaticien, je me suis souvent posé la question de la référence au Dieu de Jésus-Christ pour l'homme qui travaille dans l'univers technique. Travailler dans l'industrie me passionne donc. Ce travail n'est pas une fin en soi, c'est un commencement, qui me paraît essentiel dans le contexte de la mission qui m'est confiée pour chercher en équipe les chemins de l'annonce de l'Évangile.

Chemins des pauvres Chemins pour la Mission

Jacques LECLERC

L'histoire de la M.D.F. peut être lue en suivant la trace de la fidélité à l'envoi vers les incroyants et de la priorité donnée à un compagnonnage avec les pauvres. Entre ces deux pôles le débat est ancien. Situer ce débat dans l'histoire de la Mission peut éclairer les choix pour demain.

C'est cette lecture historique qu'a tenté de faire J. Leclerc, dans le cadre de son mémoire de maîtrise en théologie. Ce qui suit est un résumé du mémoire dont la partie la plus longue est constituée par le compte rendu de sa lecture de la Lettre aux Communautés.

Ce compte rendu n'est pas restitué intégralement ici.

Incroyance et pauvreté : une double fidélité cinquantenaire

« L'homme moderne naît païen », disait le Père Augros. Une histoire se faisait au large des repères et des dynamismes relatifs à un projet chrétien sur le monde et à une espérance marquée par le christianisme. Déchristianisation, athéisme, incroyance, paganisme... les mots étaient nombreux pour nommer la vie et la tâche des prêtres de la Mission de France.

Déchristianisation dans des zones rurales en pleine transformation économique et sociale, où des populations faisaient les frais des restructurations et des modernisations.

Athéisme dans une part croissante de la société, organisée en classe ouvrière, rassemblant ce que le monde urbain et industriel engendrait comme masses exploitées et pauvres.

Paganisme de l'idéologie nazie, associée, dans la conscience de nombreux séminaristes et prêtres de la Mission de France, à la misère et à la souffrance des camps et du S.T.O.

Il n'y avait pas un lien d'exclusivité entre déchristianisation - athéisme - paganisme... et pauvreté dans la société. Mais on observait de larges recouvrements entre ces deux réalités. Par une sorte de « réflexe évangélique », c'est vers les pauvres de l'athéisme, du paganisme, de la déchristianisation que sont allées, de manière prioritaire, les équipes de la Mission de France.

Dans la priorité à ceux qu'il était commun de nommer « incroyants », vient se formuler une seconde priorité, celle des pauvres. Il fallait que les lointains de la foi soient aussi les prochains du cœur de Dieu, c'est-à-dire les pauvres. Double fidélité de vocation et de foi, tenue tout au long des décennies qui nous séparent de la fondation de la Mission. Double fidélité qui renvoie, d'une part, à une révélation qui ouvre une histoire de salut dont tous les hommes ne sont pas explicitement des acteurs même si elle les concerne tous, d'autre part, à une histoire des sociétés dont tous les hommes ne sont pas non plus les acteurs puisqu'ils connaissent, dans la pauvreté, une atteinte à leur droit et à leur capacité à être sujets dans l'histoire. Il y a un « ailleurs » de ces histoires du salut et des sociétés. C'est ce qu'ont tenté de rejoindre les équipes de la Mission de France.

La réalité a été perçue dans sa complexité dès le début :

— on était attentif à une **incroyance de pays**, dans des régions où le christianisme était fragile, où la déchristianisation était évidente. Des équipes ont été envoyées dans ces pays (comme le Limousin) et dans des régions où le tissu socio-économique était en pleine transformation (grandes cultures de l'Aisne ou de l'Eure). En rejoignant un pays pauvre ou les pauvres d'un pays, les équipes

prenaient en compte cette incroyance de pays. Ils manifestaient cette priorité sur le mode d'une autre priorité, celle pour les pauvres.

— on était aussi présent à une **incroyance de « milieux »**, d'abord, par les équipes implantées dans la classe ouvrière. L'athéisme était une caractéristique majeure de l'idéologie qui marquait la marche historique du mouvement ouvrier. C'est aussi comme classe, déjà organisée ou orientée vers une libération que le monde ouvrier représentait pour les équipes de la Mission de France, un terrain de fidélité à la priorité aux pauvres.

Il n'y a pas toujours eu une distinction ou une séparation entre « l'ailleurs » en tant qu'extériorité de la foi, de l'Eglise et « l'ailleurs » en tant qu'exclusion dans la pauvreté. Les peuples vers lesquels sont envoyées les équipes de la Mission de France sont **dehors**, au loin de l'Eglise, mais aussi dehors, exclus d'une histoire, dans la pauvreté.

50 ans après sa fondation, la Mission de France est témoin que le défi de l'incroyance est toujours une réalité qui la sollicite et que la pauvreté est toujours le lot de beaucoup. Quel est cet « ailleurs », en 1991 ? Quels défis représente-t-il pour ceux dont la vie est ordonnée à le rejoindre pour y signifier que l'histoire du salut est destinée à être l'histoire de tous et que le Dieu qui sauve est d'abord le Dieu des pauvres ?

Puisque la Mission de France ne possède pas de règles ou de textes fondateurs (autres que l'Evangile !) capables d'orienter les choix d'implantations et de missions, quelle raison pastorale, donc théologique, née de « l'obéissance au réel », a-t-elle été forgée pour rendre compte de l'envoi prioritaire aux incroyants et, parmi ceux-ci, aux pauvres ?

Ce questionnement appelle une méthode : un parcours historique, ne serait-ce qu'à cause de ce sur quoi il porte, qui est marqué par une logique d'incarnation.

Les choix d'une méthode historique pose deux problèmes : quel document historique faut-il étudier ? Comment l'étudier ?

Un bon support de la mémoire de la Mission de France est la « Lettre aux Communautés », et son ancêtre « Unis pour ». Certes, cette revue n'est qu'un

reflet de la vie de la M.D.F. Selon les époques et les options des responsables, les matériaux publiés ont varié dans leur nature et leur quantité.

Comment lire ? Différentes « grilles » de lecture sont possibles. En particulier celle qui tenterait de repérer la fidélité de l'envoi aux incroyants. À cause d'un itinéraire personnel plus marqué par le côtoiement de situations de pauvreté en Afrique que par le compagnonnage avec des athées, c'est la fidélité à la vie des pauvres qui va servir de guide de lecture. L'hypothèse est faite que ce guide de lecture ne passera pas sous silence l'autre fidélité à l'incroyance.

La L.A.C. est loin d'être exhaustive quant à l'expression de ce qu'a vécu la M.D.F. Par ailleurs, le mot pauvreté a été, et est encore parfois refusé au nom d'une rigueur de vocabulaire et d'une sensibilité marquée par l'analyse marxiste. S'en servir comme guide de lecture ne permet donc pas de retrouver tous les documents produits à la M.D.F. sur le sujet.

Dont acte. Lecture subjective, incomplète, biaisée... certes, mais lecture qui donne aussi son jus, après avoir traversé les temps des fondations, le choc en retour de l'envoi des premières équipes, 1952, 1954, les Assemblées générales, la guerre d'Algérie et les envois au Tiers-Monde, la période 69-72, la réouverture du séminaire, jusqu'à aujourd'hui.

Parcours édifiant et passionnant, dans un demi-siècle de « bouillonnement évangélique de la pauvreté » par les équipes de la Mission et dont voici quelques échos.

Les fruits de notre histoire racontée dans la L.A.C.

Entre la vie rurale dans le Limousin en 1941 et la vie des jeunes Beurs dans les cités de banlieue en 1991, les conditions de vie ont changé, mais ceux que l'on nomme les pauvres existent encore. La L.A.C. laisse la trace de ces décennies de compagnonnage des équipes avec des hommes, des femmes, des familles marqués par la pauvreté. Quelle est cette trace ?

étude

- a) Une analyse de « pays ». Pays pauvres et pauvres d'un pays (voir plus haut).
- b) Une analyse de « classe ». L'envoi à la rencontre des incroyants, des athées dans la classe ouvrière, a conduit les équipes à s'engager à leur côté dans une analyse et une action. Le mot « pauvreté » n'appartient pas au vocabulaire de cette analyse, qui parle d'oppression, d'aliénation, d'exploitation de la classe ouvrière et de la misère que cela engendre.

Il est vrai que toute la misère urbaine et populaire n'était pas prise en compte par l'analyse de classe. Une marge a toujours existé. Elle se transforme, sur le flanc le plus pauvre de la société et n'est pas, ou peu, concernée par l'analyse et l'action propres à la classe ouvrière.

- c) Une analyse de « monde ». Monde rural et monde ouvrier certes, mais aussi Tiers-Monde, dès les années 50, et Quart-Monde, dans les années 70. Ces deux mondes permettent d'identifier les secteurs les plus pauvres de la planète et des sociétés qui échappent en partie aux identifications propres à la classe ouvrière, même dans son extension maximum vers le plus populaire et le plus miséreux.

Pays, classe, monde, trois termes qui évoquent des réalités humaines perméables les unes aux autres, lieux de fidélité d'un compagnonnage avec les pauvres, à l'intérieur même d'un envoi vers les non-chrétiens. Ces trois éléments ont toujours coexisté dans l'histoire de la M.D.F. Mais l'obéissance au réel a rendu la Mission plus attentive à des réalités nouvelles. Ainsi l'engagement dans le Tiers-Monde, les implantations en direction du Quart-Monde, des marges... Déplacement des fidélités de la Mission, déplacement de la réalité ? Quelles sont ces réalités ?

1. C'est la pauvreté de ceux qui n'ont pas d'avenir, des pays en déclin et qui meurent.
2. L'internationalisation des mécanismes moteurs des sociétés a des effets générateurs de pauvreté. (déplacement, déracinement, fragilités culturelles, linguistiques, sociales...).

3. Il y a l'exploitation de la classe ouvrière, dont les mécanismes sont analysés. Elle a généré des moyens de lutte. Une conscience, une histoire, une lutte font la mémoire vivante du mouvement ouvrier. Tout cela est orienté dans un projet politique, vers une libération.
4. Et il y a l'exclusion qui marque les marges, le Quart-Monde, le sous-prolétariat, une partie du Tiers-Monde. Exclusion de l'accès à l'emploi, au logement, à la formation, aux soins... Exclusion non génératrice de lutte parce qu'elle est le fait d'hommes et de femmes fragilisés jusqu'à la perte d'un lien à une histoire à travers la mémoire individuelle et collective et jusqu'à l'impossibilité du moindre projet. Pauvreté sans lutte, parce que sans espoir et sans projet. Pauvres sans avenir parce qu'exclus des lieux sociaux où cet avenir se forge en s'appuyant sur la mémoire historique.
5. Une pauvreté quantifiable économiquement et qualifiable culturellement. Terre, pays, langue, famille, collectif, tradition... autant de points qui marquent une pauvreté dans l'ordre de l'identité individuelle et collective.
6. Le couple bloqué incroyance-pauvreté n'a pas permis longtemps de rendre compte de ce que vivait majoritairement la Mission. Dans le Tiers-Monde, les équipes devenaient compagnons de croyants. La religion y était aussi le fait des petits et des pauvres, non comme levier d'aliénation mais comme levier de libération. L'approximation incroyants-croyants révélait son insuffisance à cause de l'épaisseur des multiples sens, démarches et recherches humaines que chacun des termes révélait. « L'ailleurs » se dévoilait plus positivement comme autres croyances, autres chemins de foi, et autres cultures, autres sagesse, autres chemins d'humanité où l'homme s'affirme sans référence à Dieu.

La réalité de la pauvreté ne cesse de déborder l'analyse qui en a été faite tout au long de ces 50 années. Une synthèse de lecture ne garde malheureusement que quelques caractéristiques majeures. Trois d'entre elles se dégagent comme des « blessures » dans la vie de l'homme ou de la société, issues de violences, par lesquelles pénètre la pauvreté.

Une pauvreté de pays

Le pays c'est, au-delà du territoire, tout ce qui permet à l'homme de vivre sur le plan économique : une terre, un emploi, un salaire, une solidarité, une couverture sociale... Par l'exploitation, l'exclusion, violence est faite à ce rapport au pays. L'homme ou le groupe humain est exclu de sa base de vie économique. Il n'y a plus de pays, c'est la précarité économique. Au nord, et au sud, des populations entières sinon des pays entiers, ont basculé d'une économie de subsistance de type archaïque à la précarité aux marges du système économique mondial. Des nations financent à coup de RMI et d'aides sociales, le cantonnement des exclus à la périphérie des zones de stabilité de l'emploi, du revenu, du logement.

Une pauvreté de peuple

Au-delà de l'économique, mais pas sans lui, il s'agit d'une pauvreté qui touche tout ce qui contribue à l'identité individuelle et collective : famille, langue, groupe social, religion... Par la marginalisation, la précarité d'habitat, l'immigration... des hommes n'ont plus de peuple. Des nations ne sont plus des peuples pour leurs habitants, qui vivent côte à côte dans la plus grande solitude.

Une pauvreté d'histoire

Bien sûr, toute existence humaine est historique. Mais il s'agit ici de l'absence ou de la fragilité de certains grands « référents » de l'histoire des individus et des collectifs : terre, pays, emploi ou travail, famille ou groupe, fête et art... Les supports de cette histoire sont fragilisés ou ne fonctionnent plus : les langues, les témoins et les témoignages, les documents d'histoire, mais aussi le temps de l'information et de la narration, de la création... le récit est impossible.

La pauvreté qui touche à la dimension historique de la vie des individus et des groupes, se répercute sur la façon dont ils existent dans le temps, dont ils vivent la temporalité. Lorsque le caractère historique de la vie humaine s'efface, les repères de la temporalité de cette vie se modifient : l'immédiateté

domine, courtes et longues durées se mêlent, la datation disparaît, diurne et nocturne se confondent...

La pauvreté d'histoire atteint la mémoire de l'homme et des groupes humains. Ils deviennent des blessés de la mémoire ; non seulement de la mémoire géographique, intellectuelle, symbolique, historique... qui les font être d'un pays et d'un peuple mais aussi de la mémoire d'avenir, c'est-à-dire celle nécessaire au projet, à la création, à l'espoir.

En étant présents à ces réalités de la pauvreté, au long de ces 50 années, les équipes de la Mission ont été marquées. Ce compagnonnage a laissé sa marque, il a sa fécondité théologique.

Le Salut est dehors. Quelques repères théologiques

Les pauvres sont dehors

Les mécanismes d'exclusion qui appartiennent à nos sociétés, au Nord comme au Sud, conduisent des peuples, des hommes et des femmes, des jeunes et des vieillards à devenir des exclus de tout pays ou de toute base de subsistance, exclus de la possibilité de vivre en tant que peuple ou d'appartenir à un peuple. Cette exclusion peut aller jusqu'à rendre impossible la mémoire, sans laquelle l'identité se dilue ou se défait. Non seulement l'exclusion conduit l'homme à ne plus être « capable d'histoire » mais à ne plus être sujet de sa propre histoire. La blessure de la mémoire est une amnésie meurtrière parce qu'elle concerne l'être même de l'homme. Il est de la nature de l'homme d'être sujet de son histoire. Et ma foi m'invite à dire que cette nature de l'homme lui permet d'accéder à une vraie connaissance de Dieu, même sans la foi.

Exclu, il se peut que l'homme sorte de la possibilité de connaître sa propre identité de sujet, de connaître Dieu dont l'homme est l'image, et cependant qui est son altérité parfaite. Il y a là une véritable difficulté d'accès à la foi.

« Comment croire... quand personne ne croit en vous... ? Comment comprendre l'histoire de Dieu quand l'existence... étouffe tout sens de l'histoire ?... » (J. Wrésinski dans « Les pauvres, rencontre du vrai Dieu » p. 24).

Il est vrai que l'exclusion apparaît, comme effet de fonctionnements politiques, sociaux, économiques ou culturels, liée à la notion de péché, de « structure sociale ou collective du péché » (Jean-Paul II, dans « Sollicitudo Rei Socialis »). Le chemin de l'exclusion est révélateur du péché. L'homme y est poussé en dehors de son identité et de sa capacité à être sujet de son histoire. La « terre étrangère » (Ps 137) n'est pas une terre d'accueil mais d'exil où la foi rencontre des difficultés dans son fondement même en l'homme. Le caractère aigu des phénomènes de pauvreté liée à l'exclusion ne laisse pas d'interroger à l'intérieur même de la question de l'incroyance.

Les pauvres sont dehors, ailleurs, exclus de la société. Exclus, les pauvres indiquent un « ailleurs » où la foi n'a pas prise.

Un Dieu qui se révèle en sortant

La foi est une relation avec Dieu, manifesté et révélé à l'homme. C'est un mouvement de Dieu, une sortie en dehors de son absence, de son mystère, ou plutôt de son état inconnaissable.

La révélation s'inscrit dans le mouvement de création, qui est un mouvement de sortie. Ce mouvement est structurant de la nature humaine comme il l'est de Dieu. Cela ne peut qu'accentuer le caractère « scandaleux du péché social » (J.-Paul II) qui emprunte ce chemin créateur de sortie pour en faire un chemin mortifère d'exclusion. L'homme créé sort de Dieu, le pays créé sort de la glaise...

La relation entre l'homme et Dieu qu'est la foi ne cesse de se vivre dans des mouvements d'exil et d'exode, des exclusions et des sorties d'esclavage, dans des passages, dans des souvenirs et des promesses, des mémoriaux et des attentes, des espérances.

Dans ce mouvement où Dieu se révèle en faisant alliance, l'exclusion tient une place importante. Exclusion du pays, errance dans un désert, dissémination du peuple, perte des repères identitaires, esclavage, etc. Autrement dit « l'ailleurs » du pays, la perte de la terre etc. ... ne sont pas des lieux, ni des temps vides de Dieu, où Dieu est ailleurs. L'alliance et la promesse progressent

dans cet « ailleurs » de l'exclusion. Là se tissent les liens de l'élection de toute l'humanité, par Dieu qui en fait son peuple. C'est là et au moment où l'homme est le plus menacé dans son identité que Dieu lui est le plus accessible dans sa vérité. Il apparaît qu'il y a une sorte de relation nécessaire entre l'exclusion et la révélation. Pour connaître et rencontrer Dieu, il faut sortir, aller dehors et chercher ailleurs ! Mais cette sortie n'est pas une promenade, elle est bien exclusion, c'est-à-dire perte de quelque chose de soi. Il y a une logique de la révélation qui est polarisée par l'essentiel : l'homme. Plus cet homme est exclu, plus son humanité est menacée, plus Dieu choisit de se révéler dans ces lieux d'exclusion, jusqu'à être exclu à son tour.

La vie du Fils, sorti de Dieu ; vie d'un homme dans le sens de Dieu

Le chemin de Jésus-Christ commence dans la sortie de Dieu et s'accomplit dans l'exclusion de la Croix, qui est sortie du monde pour le retour au Père dans une vie qui n'a pas de fin.

« Jésus-Christ est allé jusqu'au bout de son exode de Verbe sorti du Père et qui « sort du siècle » pour faire retour au Père » (M.A. Santaner, « François d'Assise et de Jésus, p. 152). La prédication du Royaume est homogène avec la pratique même de Jésus : sortir, à la rencontre des pauvres, des malades et des exclus, pour prêcher la Bonne Nouvelle du Royaume qui concerne, ne premier lieu, ces mêmes malades et ces mêmes exclus.

Jésus est envoyé pour annoncer la Bonne Nouvelle. « Allons ailleurs pour que j'y proclame aussi l'Évangile car c'est pour cela que je suis sorti » (Mc 1,38). Lui, le Verbe doit « aller ailleurs », comme la Parole de Dieu ne pouvait que « sortir » de Sion (Is 2,3).

L'évangile des Béatitudes (Mt 5) et celui du Jugement dernier (Mt 25) n'enserrent pas une thèse sur le Royaume mais une vie qui est le Royaume en actes. Non seulement Jésus est la Parole même de Dieu (Jn 1) avant de la dire, mais cet « être » fait déjà exister le Royaume annoncé. En proclamant que le Royaume concerne prioritairement les petits et les pauvres, Jésus révèle que son être même a à voir avec leur vie. Or son être même, il ne le manifestera jamais autant qu'au moment d'en signifier le don, le Jeudi Saint, et d'en effectuer la sor-

tie sur la Croix. Le passage, ou le moment pascal, est bien là où la plus grande lumière est faite sur le sens de la vie de l'homme selon Dieu, le Fils sorti du Père. Sur la Croix, à l'instant de la mort, Jésus est nommé : « cet homme était Fils de Dieu » (Mc 15,39). Au cœur de l'exclusion et du rejet, il est rendu à son identité. Il n'est jamais autant présent à lui-même, maître de son corps, sujet de son histoire qu'au moment où il s'engage dans le don, la désappropriation et la mise en dépendance extrême. Devenu frère universel par le don du sang, reconnu comme Fils au moment de sa mort, le Christ est devenu alors pleinement sujet de son histoire. Le basculement est clair, le paradoxe est manifeste : « Heureux les cœurs brisés, le Royaume des cieux est à eux » (Mt 5,3 et Ps 34,19).

La vie, la mort et la résurrection du Christ indiquent quel salut est à accueillir. Le chapitre 2 de l'épître aux Philippiens chante ce chemin de salut. A celui qui « se vida » (kénose) a été « conféré le nom ». Le nom, symbole d'une identité, d'un être Fils du Père, d'un être frère des hommes ; nom qui fait être à nouveau dans une filiation, une histoire et une fraternité, dans un peuple. Ce que le Christ apporte de définitif et qui n'est plus à attendre, c'est que nous sommes sauvés de la non-histoire, que nous sommes sujets.

Le pauvre sort du non-respect par l'autre qui ne le considère pas comme sujet, il sort de l'oubli, il est rendu à une mémoire et à une histoire. Ainsi le salut réservé au « Bon Larron » : « Jésus, souviens-toi de moi dans ton Royaume... En vérité je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis » (Lc 23, 42-43). Celui dont la vie marginale faisait courir le risque de ne « même pas avoir la crainte de Dieu », de ne plus ou de ne pas avoir la foi, celui-là devient capable de dire « moi », « je » et « souviens-toi », c'est-à-dire de trouver sa place dans une mémoire et donc dans une histoire.

Ce salut dont la révélation est si relative à une vie qui a été une sortie vers un ailleurs social, culturel et religieux, et à l'expérience radicale de l'exclusion, est marqué du caractère universel.

Ce caractère ne vient pas se surajouter, a posteriori, comme un supplément dogmatique, à la manifestation d'un tel salut. Il procède de la consigne de faire mémoire, donnée par celui qui ouvrait le salut au moment même où il signifiait la sortie radicale de lui-même et de l'histoire (livraison du corps, versement du sang, mort sur la Croix). Le point d'ouverture du salut ne peut pas être

davantage orienté sur l'universel qu'en étant le point d'anéantissement total de celui qui en est la porte. C'est au moment où le Christ connaît l'abandon total de lui-même que la « multitude » est concernée. Celle-ci a un caractère universel puisque son « modèle » échappe, dans le don de lui-même et l'exclusion, à toute particularité et toute retenue, ouvrant une histoire du salut capable de « mettre en mémoire » justement ceux qui en étaient sortis, dont le souvenir était perdu, les oubliés et les absents de l'histoire de ceux qui gagnent. L'appel au souvenir lancé par le Bon Larron au crucifié semble faire écho à l'appel à la mémoire lancé par Jésus lors du dernier repas. Avant même que la mort ne donne à l'exclusion que connaît le Christ un caractère radical qui l'identifie à toutes les exclusions ou le solidarise avec elles, le salut universel est déjà une réalité. Le premier à passer la porte, ce malfaiteur inaugure bien l'universalité de ce salut.

"Il faut que ça sorte", ou l'annonce de la Bonne Nouvelle du Salut

Le Père J. M. Congar a écrit ceci : « La Mission de l'Eglise est un prolongement de celle du Christ (Lc 19,10 et Lc 4,18-19) (...) Si l'Eglise est dans la vérité et par la vertu du Christ, le sacrement du salut pour lequel celui-ci a été envoyé, si c'est cela le contenu de sa propre mission, alors elle doit rencontrer les pauvres et la pauvreté au cœur même de cette mission... La mission est descente et partage. Elle est toujours sortie de soi et de ses communautés » (« Eglise et Pauvreté » p. 151-154).

« Notre peuple est dehors » dit-on depuis longtemps à la Mission, pensant aux « masses » séparées de l'Eglise par un « mur ».

Ce peuple et ces « masses » parlent, disent quelque chose à celui que l'Eglise leur envoie. Elles disent leur nombre croissant, leur exclusion, leur écartement dans le silence et l'oubli, hors des grandes avenues qu'empruntent ceux qui font l'histoire.

Cela confirme la nécessité, pour l'Eglise, de sortir d'elle-même, d'affirmer son amarrage à une théologie du passage, à un mouvement vers le dehors, vers l'ailleurs où elle a appris à reconnaître son Maître. Tournée vers un ailleurs

pour y annoncer Jésus-Christ, à ceux qui ne le connaissent pas, l'Eglise distingue que cet ailleurs de la foi prend aussi le visage de l'exclusion.

L'Eglise est appelée à être là, dans ce « hors-pays » des exclusions, là où sont les sans-terre. Et là, ailleurs, dehors... à faire mémoire. Envoyer des hommes et des femmes pour cheminer au loin, ailleurs et y célébrer dans l'Eucharistie le salut donné. Il faut des croyants qui deviennent des hommes de transit, hommes d'ailleurs, hommes de la précarité. Ils vivent un ministère qui entraîne l'Eglise au-delà du seuil de sa porte, à « deux heures de marche de Jérusalem » (Lc 24,13) où entre Jérusalem et Jéricho. Ils ne regardent pas derrière, là d'où ils viennent, pour y discerner de loin un visage rassurant qui les aidera à « tenir ». Non, ils sont à perte de vue, pour reconnaître la face de Dieu dans le visage de ceux qui sont exclus. Là, ils font naître l'Eglise, sacrement du salut, en vivant la solidarité concrète avec eux et en faisant mémoire par la fraction du pain, de celui qui ouvre le salut.

L'Eglise suscitée par l'exclusion est l'Eglise d'Emmaüs. Ses prêtres sont des pèlerins, compagnons de précarité, frères du chemin, qui marchent au loin, entre Jérusalem et Jéricho et là, font mémoire en rompant le pain.

En Tanzanie comme au Brésil, au Sud comme au Nord, l'exclusion secrète des masses qui ne sont plus peuple, qui ne sont plus pays. Elle érige un mur entre l'homme et son histoire, entre l'homme et son espoir. Un mur entre l'homme et Dieu. Devenant compagnon, frère, dans cette réalité, ce sont d'autres traits du visage de Dieu qui se révèlent, c'est une autre rencontre du Christ qui se fait. Le Christ est devant, il est déjà sorti, il est déjà « aventuré ». Son chemin de salut ne peut renvoyer les hommes au pays de leur exclusion ; il a sa trace historique dans une libération qui commence par la conquête des mémoires nouvelles, mémoires de la terre et mémoires de la fraternité. (Ces deux expressions reprennent deux axes de théologies sud-américaines et africaines qui semblent préparer l'avenir). Des mémoires longues qui fondent l'espoir de ceux qui n'en peuvent plus, vers un avenir autre que celui de la richesse qui les a exclus. Un tel salut a son sacrement : l'action de grâce faite en mémoire de celui dont la mort qui contient le souvenir de toutes les morts, de toutes les exclusions de l'homme hors de son histoire, ouvre à la vie et à un « devenir sujet de l'histoire ». (J.B. Metz).

A la rencontre d'un Dieu vulnérable et miséri-cordieux

Albert GRIMAUX

Le 1^{er} mars 1954, les prêtres-ouvriers sont obligés de quitter leur travail. Au début de la même année l'abbé Pierre lance l'insurrection contre la misère. Son cri, comme une traînée de poudre, secoue la France entière. Un bébé est mort de froid au cours d'une nuit glaciale de cet hiver. Le jeune couple était abrité par l'abbé Pierre dans la vieille carcasse d'une camionnette. Témoin de ce drame, il le clame sur les ondes et provoque les pouvoirs publics, notamment le ministre du logement, M. LEMAIRE. Cet appel suscite de multiples initiatives. A Caen, la pénurie de logements est un problème crucial. L'agglomération, à peine reconstruite, est obligée d'accueillir le flux migratoire d'une population rurale des départements limitrophes. Un groupe comprenant des chrétiens et des agnostiques se constitue pour prendre en compte ce problème du logement. Une opération semble réalisable : il faut récupérer les nombreux baraquements bâtis, à la libération, pour les sinistrés de juin 1944. Dans les campagnes, ces maisons de bois sont libres, leurs occupants ayant été relogés en dur. Il faut donc déplacer ces abris vers la région de Caen. Cette entreprise comparable à un jeu de construction ne nécessite pas

une compétence spécialisée, elle s'effectue avec des gens mis hors circuit social tels que sortis de prison, clochards ou autres miséreux. C'est avec un groupe d'une quinzaine de personnes que j'ai vécu pendant 10 ans.

DIX ANS A LA DECOUVERTE DE L'HOMME

Les richesses découvertes au cours de cette décennie sont multiples : travail de six jours sur sept et préoccupations permanentes permettent à nos énergies de jeunesse de se dépenser à fond ; le montage rapide des baraques valorise des gens pour qui la durée est un handicap sérieux. En règle générale, il suffisait d'une semaine pour la « mise hors d'eau ».

Il faut signaler la finalité de ce travail bénévole. On avait coutume de dire « nos patrons, ce sont des familles sans domicile, ou abritées dans des logements à la fois insalubres et dangereux ». Comme l'abbé Pierre, nous avons été témoins de la mort accidentelle d'un enfant, tombé **dans une cage d'escalier en ruine**. Avec des amis socialistes, nous avons accompagné la misérable famille au cimetière. Le soir même, nous parcourions les rues pour coller une affiche, genre lettre ouverte aux pouvoirs publics. Je reviendrai plus loin sur l'étroite liaison entre une « œuvre » dite de bienfaisance ou caritative et son nécessaire complément, l'action politique.

Autre richesse de cette décennie : avoir un pied dans la marginalité donne presque le droit de critique à l'égard de la bonne société, bien installée, bien policée, avec ses règles et ses protections. Presque tous les travailleurs sociaux que nous avons rencontrés nourrissaient des opinions subversives.

Mais, en plus de ces lignes de forces trop brièvement décrites, il faut s'arrêter sur ce qu'on pourrait appeler : une anthropologie du pauvre. Si Lévi Strauss est obligé de séjourner dans des civilisations primitives pour comprendre la vérité de l'homme, vivre avec des hommes dits **a-sociaux** permet d'entrevoir l'homme nu, avec ses richesses et ses lâchetés, le tout saisi dans un hyper-réalisme extrême. Au contact de ces hommes, à la fois doux et violents, j'ai mieux compris ce que j'étais, j'ai mieux analysé l'animalité de l'homme et son dépassement vers un au-delà de

lui-même. Pour éviter toute abstraction inutile, je présenterai, ici, quelques portraits de ces hommes plus ou moins clochardisés. Bien que, par discrétion, nous nous refusions à une enquête sur leur passé ; par bribes, au cours des conversations, on apprenait les itinéraires tumultueux de leur « curriculum vitae ».

ROBERT, UN COLOSSE ET UN TENDRE

Robert avait boulingué comme poseur de ligne au moment de l'électrification des campagnes, il avait été également gendarme. C'était un colosse, une force de la nature, de caractère assez paisible et peu émotif. Dans les soirées bruyantes d'hommes enivrés, ayant absorbé la même quantité d'alcool, il gardait son sang froid au milieu des bagarres déchaînées. Il faisait figure de juste au milieu de cette horde d'handicapés sociaux. Il aimait travailler seul. Avant de se mettre à l'ouvrage, il inventoriait toutes les difficultés. Il ne savait pas bâcler, il excellait dans les opérations délicates. Sa manière de faire révélait une opiniâtreté peu commune. Cette obstination était également présente dans ses relations avec sa famille. Il était le seul à recevoir du courrier. Il conservait dans son porte-feuille les lettres qu'il n'ouvrirait pas. Un jour, ses neveux habitant la région parisienne viennent le chercher. Au bout de quelques jours, il revient car il ne supportait plus de vivre, enfermé dans l'appartement confortable et cossu d'un immeuble.

Un dimanche soir, j'eus avec lui une altercation. Au cours de la querelle, le ton s'amplifie. « On va quand même pas se battre » dit-il calmement. Immédiatement, ma colère se dégonfle comme une baudruche. Il m'est apparu, ce jour-là, possédant une maîtrise de soi bien supérieure à la mienne. Il demeure dans mon esprit comme une belle figure aux traits comparables à ceux de Jean Gabin, un beau visage dont on n'a jamais percé le secret. En le contemplant, je peux mesurer à quel point l'homme est un mystère. Et, selon le poète,

« Une personne humaine est une ample demeure
aux corridors inconnus.

Sa dimension intérieure l'habite
et creuse mystérieusement son intimité.

Nous ne savons jamais le tout d'un être
même du plus aimé, surtout du plus aimé ».

ELUARD, LE DEFIGURE DE L'ARMEE

Abordons maintenant Eluard. Né dans le Perche, il avait appris le métier de boulanger. Il est difficile de dire combien de temps il l'avait exercé. Par contre, son passé militaire était très présent chez ce personnage. Il avait obtenu le grade de sous-officier. Pendant la guerre d'Indochine, il n'était pas au combat dans les rizières, mais dans le confort d'un bureau. Son écriture soignée et son orthographe très correcte le mettaient au-dessus de la moyenne. Ce n'était pas l'adjudant bête et méchant. Après l'Indochine, il s'est engagé dans la Légion Etrangère, non par idéologie plus ou moins fascisante, mais tout simplement pour bénéficier d'une retraite anticipée. L'intronisation dans la Légion impose de changer de nom et d'être obligatoirement d'origine étrangère. Il adopte la nationalité Belge et se fait appeler Draule, l'inverse de son véritable nom.

Quand nous l'avons connu, il était presque devenu une épave humaine. Au travail, il se bornait à être le manœuvre incapable de prendre des initiatives. Il était intoxiqué par l'alcool à un point tel que quelques verres de vin le mettaient hors de lui. Le dimanche était, pour lui, la journée de la déchéance. A 10 h, il était ivre mort, pas nettoyé, pas rasé. Et cela, tous les dimanches. Tout à fait par hasard, je m'aperçois qu'il aimait les fleurs. Dans le cantonnement rénové, nous avions la possibilité de faire des parterres. Je me procure des plants pour les garnir, il veut bien s'en occuper, le dimanche matin. Son attrait pour ce jardinage n'a pas empêché la biture habituelle. Malgré tout, au cours de cette journée, il y avait eu un peu de soleil dans son esprit embrumé par le ravage de l'alcool.

Sur ce sujet de l'éthylisme, je n'ai jamais pu identifier si l'alcool était cause ou conséquence de la dégradation de l'homme. J'ai malheureusement constaté à quel point elle peut transformer la douceur de l'agneau en la férocité du loup. Le peu d'argent de poche était totalement utilisé pour l'achat des litres de gros rouge. L'alcool a pour effet de faire sauter les verrous de la réserve et libère les fantasmes de tous ordres, retenus par la digue de la raison. Oui, il s'agissait bien, dans ces moments, d'irruption démentielle qui s'appuyait sur des parcelles de leur histoire, sur des débris schizophréniques de leur passé.

Ces heures, où l'antagonisme prenait le dessus d'une manière cahotique, étaient révélatrices des multiples chocs, pressions, aliénations, subis par ces hommes. Par là, ils sortaient des brimades et de soumissions.

Revenons à Eluard, qui n'était pas seul à vivre de pareilles transes. Par ailleurs, Eluard dont j'ignorais s'il avait eu une vie familiale, aimait les enfants. Souvent, sur nos chantiers, nous étions envahis de mômes qui parfois nous gênaient. S'il m'arrivait de manifester une certaine nervosité, j'étais sûr qu'Eluard éloignait les enfants en leur expliquant qu'il y avait danger, pour eux, à être là. Je voyais en filigrane la page d'Évangile où Jésus prend soin des enfants que les apôtres voulaient chasser.

Avec Eluard et bien d'autres qui ont été embarqués dans des campagnes guerrières, j'ai pu toucher du doigt à quel point la guerre est une entreprise de démolition de la dignité humaine. Les vainqueurs n'en sortent pas plus glorieux que les vaincus. On a trompé tous ceux qui furent engagés soit disant pour défendre la patrie ou sauver la civilisation occidentale. En temps de conflit, on s'intéresse aux combattants, on leur fait miroiter l'aurole du héros. On pardonne leurs erreurs et leurs bévues. Ce sont de braves garçons, dit-on. La paix revenue, la société les ignore, les jette même à la poubelle. Ce phénomène est toujours vrai, que ce soit pour les harkis de la guerre d'Algérie ou pour les G.I. du Vietnam. A cause de ce rouleau compresseur qui écrase l'homme, je suis profondément convaincu que la guerre juste est impensable.

JEAN, L'AVENTURIER RUSE

Faisons entrer un troisième personnage. Jean a fait Centrale, pas la grande école d'ingénieurs, mais centrale, l'univers carcéral pour les détenus de haut de gamme. Son délit, semble-t-il, comporte mort d'homme. J'ai toujours ignoré les circonstances de sa condamnation. Il avait été, lui aussi, un homme de main, autrement dit, un tueur dont les commanditaires s'en tiraient avec les mains propres. Malgré cela, il ne nourrissait pas une haine particulière à l'égard de ceux qu'il avaient mis dans le pétrin. Depuis sa mise en liberté, il errait à travers la France, vivant ici et là de petits travaux éphémères et également de tout ce qui était à portée de sa

main. Il avait une éthique personnelle qu'il s'était forgée. Tout ce qui était à vingt mètres de sa route lui appartenait. Il suffisait de le prendre sans se faire prendre. C'était donc un routard, qui ne faisait pas de vieux os au même endroit. S'il trouvait une petite embauche, il ne pouvait y rester plus de quinze jours. Le motif de son départ était soit quelques larcins ou une bagarre avec son employeur. Il est resté plus de six mois dans notre équipe. Pour lui, c'était exceptionnel. Cet homme, sans scrupule, au visage buriné par les intempéries avait une force herculéenne, malgré une luxation de la hanche...

Voici une anecdote assez singulière. Pendant plusieurs jours, Jean râlait contre la nourriture plus que sommaire et cuisinée sans apprêt par l'un d'entre eux. De guerre lasse, je lui propose de remplir cette fonction de cuisinier. Avec son regard perçant, il appuie ces propos : « voyons, Albert, tu n'y penses pas. Avant huit jours j'aurai vendu non seulement les provisions, mais aussi les casseroles ». Une telle lucidité vaut son pesant d'or dans ce monde où on fabule, dans ce monde où le mensonge est un paravent de la misère, dans ce monde où l'imaginaire est plus vrai que la réalité.

En travaillant avec Joseph Wresinsky et toute son équipe (ATD), on s'est souvent interrogé sur la facilité avec laquelle le pauvre joue le spectacle de la misère. Il le fait avec aisance pour apitoyer son interlocuteur et aussi pour remplir le rôle qu'on exige de lui, à savoir l'obéissance, la soumission, la servitude. Si on veut crever cette protection du pauvre, par souci de vérité, on risque de lui enlever les derniers oripeaux qui cachent sa nudité. Opération délicate dans le compagnonnage avec les démunis, d'une part il faut éviter de répondre à leur requête pour ne pas aggraver la situation dégradante d'assisté, d'autre part, il ne faut pas être dupe de leur fabulation pour éviter le quiproquo ou le malentendu qui fausse toute relation.

Je reviens à Jean pour rapporter une de ses boutades jetée au cours d'une conversation. En buvant un canon, on parlait religion. Il me semble que c'était lors de la construction d'une chapelle provisoire pour un quartier nouveau. Le sujet de nos propos avait été suscité par une visite, au pas de course, du cardinal Ottaviani, venu en France et boudé par les évêques, sauf celui de Bayeux-Lisieux. Après diffé-

rentes considérations, Jean conclut le débat par ces phrases : « nous autres, pauvres types, s'il n'y avait pas les " capellans " (appellation populaire de curés), il y a longtemps qu'on serait crevé ». Méditant sur cet aphorisme, digne d'un sage, je pense que l'Eglise à laquelle j'appartiens compte bien sûr des princes comme Ottaviani, mais aussi une pléiade de croyants qui pratiquent le sacrement du pauvre, qui, à chaque époque, ont lutté de toutes leurs forces humaines et avec la dynamique de l'Evangile contre le dragon multicéphale de la misère. L'Eglise s'est compromise avec les puissants et les riches, mais elle a, heureusement, pris parti pour tous les traîne-savates du monde.

MAO, LE PROFESSIONNEL DISCRET

Si je n'évoquais pas Mao, un autre compagnon, il manquerait une couleur à ce tableau. Petit, rablé, calvitie très avancée, ce breton du pays de Léon avait participé à la reconstruction après la libération. Il avait été embauché sur plusieurs chantiers, par de nombreuses boîtes. Cette mobilité était le lot et la fierté des ouvriers du bâtiment. A cette époque, on retrouvait très facilement une embauche. C'était le temps où on retroussait ses manches pour refaire la nation. Mao, donc un ouvrier qualifié, célibataire. Un passage assez long à l'hôpital sera la principale cause de sa mise hors circuit. Quand il sort de l'établissement de soins, il est sans le sou, il a perdu sa chambre que la propriétaire a loué à un autre, on lui a volé sa bicyclette. Il est à la rue, c'est dans ces conditions qu'il entre dans l'équipe. Courageux et adroit, il fait tout ce que le travail exige. Il est bon copain avec tout le monde, un homme sans difficulté, sans problème, qui accepte la vie comme elle se présente. Ce n'est qu'après quelques mois qu'il nous avoue sa compétence en maçonnerie. Ce petit fait est très significatif de sa grande réserve. Cette confiance qu'il nous livre parce qu'il voyait que les murettes pour poser les baraquements n'avançaient pas ; ce genre de travail était pris en charge par des jeunes d'un F. P.A. Par la suite, malgré sa disponibilité, on lui conservait les travaux de maçonneries : limousinage, enduits... etc. Il aimait son métier. Je me souviens, il venait d'enduire quatre marches d'entrée. La dernière taloche passée, il se recule, admire sa besogne et me dit : « C'est bien, monsieur la paroisse ». Un peu interloqué par l'expression qui ne s'adressait pas à mon identité de prêtre, on n'a pas oublié de marquer notre joie par un petit canon et une bonne cigarette roulée.

Apparemment, cet ami avait, comme d'autres d'ailleurs, la capacité pour tenir le coup sur un chantier. Jamais il n'a repris la vie normale. Pas par peur, car rien ne l'effrayait. Sans doute parce qu'avec les autres, dans le groupe, il se sentait utile. Il avait trouvé une raison de vivre.

Même si parfois on devait faire preuve d'autorité — comme avec des grands enfants — notre manière de commander, notre souci de mettre deux hommes pour une tâche qui n'en exigeait qu'un, notre part active également aux endroits exposés — par exemple peu d'entre eux avaient la possibilité de travailler en hauteur — tout cet ensemble créait une communauté qui, malheureusement, n'existe pas là où la production prime sur le producteur.

L'HISTOIRE DANS LES MARGES

De cette expérience de vie avec des hommes diminués, meurtris, bafoués quelquefois, je demeure persuadé qu'ils peuvent être des actifs à part entière dans notre société. Mais il faut leur ménager des espaces à leur mesure, des zones protégées, des endroits où ils sont appréciés pour leur capacités, des travaux au grand-air, des entreprises où la finalité est constamment manifestée. Evidemment, ces ateliers adaptés ne concernent pas les hommes d'affaires ou les chefs d'entreprises pris dans la jungle du libéralisme. Envisager une responsabilité à la taille des hommes, voilà un programme appris au contact des pauvres, qui m'a beaucoup servi par la suite dans mon travail d'animation à la M.D.F.

Ces hommes avec lesquels nous vivions — qui ne nous ont jamais interrogés sur la foi — par leur mutisme, leur silence m'ont montré du doigt le mystère de l'homme et, par voie de conséquence, le mystère de Dieu. Ils m'ont, bien des fois, ramené à la dure réalité de l'humanité, relativisant les envolées idéales et mystiques de la jeunesse. Quand, par exemple, je lisais dans les bonnes revues comme la LAC que l'homme était un être voué à la liberté. Intellectuellement je le pensais, mais chaque jour, je mesurais le poids des déterminismes sur la conscience humaine. J'aimais entendre dire que l'homme est un être de relations. Eux et moi, nous étions rivés 24 h sur 24 à un microcosme social, obligés de vivre en une promiscuité quelquefois épuisante ou étouffante. Coincés dans l'immédiat et le pré-

sent parce que pris dans l'urgence et la nécessité. Comme eux j'ai souvent pensé que nous étions en dehors de la société, condamnés à la marginalisation, à l'insularité. Avec eux j'ai connu la déception des beaux rêves, le laminage systématique de tout projet. Seul le travail nous donnait une raison d'être. Malgré la pénibilité, la fatigue, les intempéries, les énormes pointes qui traversaient la minceur de nos chaussures, la cuisine peu appétissante, on gardait au cœur une petite étincelle d'espoir. On savait pour qui nous nous dépensions. Pour telle famille vivant dans un taudis, pour un jeune couple qui n'avait pas, dans le logement des parents, le moindre espace d'intimité pour que l'amour fleurisse. Pour ce vieux ménage dont les ressources ne permettaient pas de payer un loyer du centre-ville. Il n'y avait pas besoin de discourir sur ces situations. Elles s'imposaient à notre conscience et permettaient de faire des prodiges avec nos pauvres limites et nos faibles moyens. Avec d'autres travailleurs sociaux, nous étions persuadés que ces poches de pauvreté étaient évidemment très aliénantes, mais aussi provocatrices de créations et d'innovations. Comment faire comprendre ce constat qui, pour nous, était une évidence à tous ceux et celles qui sont loin de ces lieux d'interrogation sur l'avenir de l'homme.

Personnellement, je suis convaincu que ces situations, qu'il ne faut pas sacraliser sont cependant des sanctuaires et ces moments, des temps de grâce, des « Kairos » comme Placide Rambaud nous l'avait fait découvrir dans l'étude des Pères de l'Eglise. Moment de grâce qui sont uniques dans l'histoire, qu'on ne peut renouveler ou reproduire. Tous, nous avons touché du doigt cette singularité et cette richesse dans nos itinéraires. S'il y a des moments privilégiés, exceptionnels, il y a aussi des lieux où résonne l'Évangile.

Là où des hommes doivent vivre au rabais, là où le présent l'emporte sur l'avenir, là où la souffrance physique et morale réduit les énergies humaines, là où l'homme est exploité, aliéné, là aussi, s'impriment en lettres de lumières les béatitudes. Là aussi existent les épiphanies du Dieu vulnérable révélé en Jésus-Christ. C'est bien ce que veut dire Ph. Deschamps quand il dit « qu'à l'hôpital St Anne, ça sent le pipi et l'Évangile ».

L'AIDE D'AMIS COMPREHENSIFS ET DEVOUES

Dans une seconde partie de cette relation, il faut décrire aussi un autre versant de notre engagement. Il faut présenter les personnalités de la cité qui nous ont soutenus, épaulés, accompagnés, dans cette bataille contre la misère saisie à travers le problème du logement. A l'appel de l'Abbé Pierre, les chrétiens ont répondu de diverses manières, mais d'autres se sont sentis concernés : Localement, des responsables d'associations de gauche, des membres du parti socialiste, des permanents des œuvres laïques, des personnes discrètes et pourtant influentes de la franc-maçonnerie. Tout ce monde-là, à l'époque, avait inscrit dans son programme socio-politique la question du logement. Ce n'était pas un argument électoral mais une préoccupation constante. Ils ont donc été partie prenante de la démarche engagée en 1954, tout en se méfiant des chrétiens interpellés au même titre. Cette entente cordiale fut de courte durée. Quand l'action caritative comportait également un aspect de revendication politique, les chrétiens les uns après les autres se retiraient. Je me souviens que le gérant de la librairie catholique de Caen qui, en plus d'un soutien moral, consacrait sa matinée du dimanche à électrifier les baraquements, avoua, la mort dans l'âme, l'interruption de sa collaboration parce que, dans les jours précédents, nous avions interpellé les pouvoirs publics par une lettre ouverte affichée dans les rues de la cité.

Si dans les premières années de notre action pour le logement, on consacrait l'essentiel de nos efforts pour secourir des familles en détresse et pour alerter les pouvoirs publics, par la suite nous avons à Caen, dans le département et même ailleurs collaborer avec des responsables de collectivités locales pour bâtir en dur des cités de transit. A une veille de Noël, le maire de Caen a voulu passer la soirée avec les membres du Comité d'Aide aux Sans logis (clochards - ouvriers et responsables sur la cité). Après un lunch, il s'exprime en ces termes : « Vous nous êtes indispensables. Les préoccupations à la municipalité sont souvent accaparées par l'organisation d'une grande ville (circulation, exposition, marchés, gymnases, théâtre, etc.). Et grâce à vous, ceux et celles que vous représentez et qu'on risque d'oublier, arrivent dans nos lieux de décisions et sur nos tables de dessins... Je vous en remercie ».

Que puis-je dire à propos de ces amis gravitant dans les eaux du parti socialiste ? Il s'agissait tout d'abord de personnalités qui, en de multiples occasions, avaient affirmé leur opinion à propos de la vie locale ou dans des débats politiques au niveau national. Tous avaient vécu douloureusement le Congrès de Tours et étaient disciples de Jean Jaurès. A cause du cléricalisme assez vigoureux en Normandie, ils avaient été amenés à combattre la puissance « église » tout en admirant son dynamisme et sa faculté de « conversion ». Voici une anecdote qui illustre ce fait. Le samedi soir, les œuvres laïques nous offraient gratuitement un film que l'on projetait dans nos cités de misère. Quand je rendais ce film, le patron de ce service demandait à son personnel d'arrêter le travail et de discuter pendant une demi-heure. Les questions étaient très diverses, depuis les conditions de vie en bidonville jusqu'à la force de la presse catho ; mais, très souvent, elles étaient directement inspirées par les débats du Concile et même par l'intérêt de la connaissance par la foi. Ces hommes et ces femmes, façonnés par l'idéologie et l'humanisme de l'Ecole Normale avaient souffert de sectarisme et étaient ravis de trouver une plate-forme de dialogue en dehors de la concurrence et de la bataille scolaire.

LA MISERE, LIEU DE RENCONTRE POUR DES HUMANISTES

Souvent, j'ai été témoin de cette recherche. Aussi, j'ai acquis la conviction que la prise au sérieux de la misère du monde est un lieu œcuménique entre chrétiens et aussi un lieu d'échanges avec des agnostiques ou même des athées.

Je dois évoquer les découvertes à leur contact.

Ils ont par leur culture, leur engagement, leur projet de société, un sens aigu du bien commun et de la pratique politique. Un fait assez singulier, que le lecteur jugera peut-être enrobé de mythe et de légende, mais qui demeure pourtant réel : quelques jours après l'appel de l'abbé Pierre et de la naissance de cette association « Les sans logis », une équipe de compagnons, ayant à la tête une femme très énergique, plante son marabout sur une des grandes places de Caen et commence à récolter des dons. Peu de temps après, un journaliste d'Ouest-France fait un papier subversif ainsi intitulé : « Les compagnons d'Emmaüs ne sont-ils pas des es-

crocs ? ». Consternation pour les Sans logis. Grâce à la perspicacité de nos amis socialistes, il fut décidé que escrocs ou pas, il fallait que l'action entreprise continue.

Pour se garantir une survie et neutraliser l'interrogation de la presse, il fallait obtenir le soutien personnel de l'Abbé Pierre. Deux voitures, en pleine nuit, font la route Caen-Paris pour toucher, avec beaucoup de difficulté, l'Abbé Pierre. Ce dernier signe une reconnaissance de cette équipe et assure de sa présence pour un gala où l'on projette le film de Charlie Chaplin, « Les Temps modernes ». Cette rapidité d'exécution qui s'apparente un peu à un western, met fin à un doute et lance une opération qui perdurera pendant des années.

La première cité de baraquements était la Cité l'Espérance, construite sur une place d'un futur grand ensemble, situé en proximité du bidonville où nous habitions et qui portait le nom savoureux de Tonneauville parce que les logements avaient cette forme d'igloo. Le groupe scolaire en place était insuffisant pour accueillir les nombreux enfants des familles relogées. Il a donc fallu construire un baraquement-école qui fut confié à l'Education Nationale. Cette démarche qui, pour nous prêtres, allait de soi, fut une agréable surprise dans les milieux de l'enseignement public. N'oublions pas que nous étions en 1955, dans la chrétienté normande !

MARCEL, UN « MAÇON » PAS DOCTRINAIRE

Marcel Labigne, conseiller municipal socialiste de Caen avait une profession qui lui laissait beaucoup de liberté de temps. Marchand de biens, il avait essentiellement une clientèle commerçante. De plus, ancien boucher, il acceptait avec joie de s'occuper du ravitaillement pour nourrir l'équipe d'ouvriers. Pendant des années, il montait une ou deux fois par jour à la cité pour organiser les repas. Très souvent, il nous emmenait voir telle ou telle famille vivant dans un taudis. Nous avons, avec lui, parcouru des kilomètres dans la ville de Caen. Doué d'une capacité de relations et d'une force de conviction, il savait perdre du temps aussi bien avec les notables qu'avec les clodos qui gravitaient autour du port ou du marché de gros. Il était l'ami de tous, toujours disponible. Un peu rêveur, il avait mille idées dans une journée et nous étions obligés de freiner son imagination essentiellement orientée vers les paumés de notre société.

Atteint d'un cancer, son optimisme était apparemment intact puisque, quelques jours avant sa mort, il changea de voiture. Les dernières semaines, sa femme étant très fatiguée, je venais dormir dans une pièce proche de sa chambre. J'ai donc assisté cet homme jusqu'à sa fin. A aucun moment, il n'a baissé les bras. Et c'est seulement en faisant sa toilette mortuaire et en préparant la chambre pour les visites que j'ai eu la certitude qu'il était franc-maçon. La table de chevet qu'il interdisait à sa femme de toucher était remplie de la presse de la Loge. A l'inhumation, René Caclin et moi-même nous étions avec les membres de la famille. Un de ses collègues me reconduisit après les condoléances et me confia : « Marcel, c'était un vrai maçon ». Nous avons des contacts avec ces hommes épris de fraternité, capables de mettre leurs talents au service de démunis. Et cela dans la plus grande discrétion. La rencontre avec ces hommes née en dehors de l'Eglise ne peut s'effectuer que sur un terrain humain et social et non dans les arguties dogmatiques. Si c'est cela la connivence, elle ne manque ni de respect, ni de lucidité.

DU BIDONVILLE AU COLLOQUE INTERNATIONAL

Dans un tel contexte, on comprend aisément qu'il faut trouver sur place son centre d'intérêt, sa motivation profonde, ses moments de détente, son alimentation spirituelle, ses réserves de survie. Cette nécessaire autarcie n'est pas sans risque. Bien souvent, j'ai été tenté de me laisser emporter par le vide de la marginalisation profonde, de perdre les repères d'une soi-disant normalité pour m'enfoncer dans les labyrinthes de la clochardisation. Si aujourd'hui, je peux écrire ces quelques pages, je le dois à diverses bouées de secours : une équipe de copains prêtres qui, malgré certains malentendus ou même incompréhensions, m'a toujours fait confiance. La chance d'avoir par hasard participé à un colloque international à l'Unesco : une rencontre organisée par J. Wresinsky et A.T.D. Je me revois encore dans cet immense salle avec traduction simultanée, vêtu de vêtements d'emprunt qui n'étaient pas à ma taille, goûter savoureusement, avec des conférenciers de sciences humaines, l'étude actuelle des phénomènes de pauvreté que, personnellement, j'apprenais in vivo. C'est réconfortant de savoir que ce que l'on vit dans l'enfouissement, dans la « pifométrie », et la cordialité a une valeur de recherche universitaire ! D'un autre côté, j'ai touché du doigt que la plus belle des expériences

ces, si elle ne s'exprime pas par un langage rationnel, ne pourra jamais être reprise et améliorée par d'autres. Serviteur inutile d'accord, mais si cela peut servir un jour, ce n'est pas plus mal. Voilà les oxygénisations un peu exceptionnelles qui m'ont permis de ne pas sombrer.

Mais, dans l'environnement immédiat, il y a eu un groupe d'amis qui étaient vraiment de réels supporters. En fin 56 quand je suis revenu de mon ordination sacerdotale qui eut lieu dans mon village natal, ma chambre avait été nettoyée, peinte et aménagée. Parmi ces familles qui habitaient le quartier de Tonneauville, il y avait des chrétiens et des athées. Léon, ancien jociste, consacrait les deux tiers de son week-end à installer l'électricité dans les baraquements et était toujours disponible pour les urgences qui, au début, étaient très fréquentes... André, ouvrier agricole, avait une épouse qui réservait presque systématiquement un repas que l'on pouvait prendre à n'importe quelle heure... Les commerçants nous facilitaient la tâche en nous permettant de téléphoner, car ils étaient, à cette époque, les seuls munis de ce moyen de communication. Si, à la messe du dimanche, on faisait part de notre impuissance devant tel ou tel aspect de la misère, la petite communauté ne se séparait pas avant d'avoir tenté de trouver un minimum de solution.

PEPERE, MON CONFIDENT

Parmi tous ces amis, un d'entre eux m'a étroitement accompagné. On l'appelait Pépère. Cheminot, militant communiste, il était à la retraite et habitait dans le quartier avec sa seconde femme. Il était, en quelque sorte, le patriarche d'une grande famille, marquée par l'engagement syndical et politique à l'intérieur du P.C. Cet homme ainsi que les siens furent très éprouvés. Il avait deux garçons, dont l'un ne revint pas de Dachau et l'autre fut tué en moto, les années antérieures à mon arrivée sur le terrain. Ce dernier habitait Tonneauville et avait un garçon et une fille. Militant communiste, c'était donc un enterrement civil avec les drapeaux rouges. Maurice Fourquemin, prêtre de la M.D.F., qui logeait sur la cité participait à cette inhumation, en soutane pour bien marquer la sympathie et l'amitié qu'il accordait à cette famille. Ce geste, qui aujourd'hui peut paraître désuet et anteconclinaire, fut très apprécié. Le pépère me disait, bien après : « Je savais très bien le risque que Maurice prenait en venant avec sa soutane. Je ne l'oublierai jamais ».

Pour être plus complet il faut ajouter que Pépère, atteint par l'artérite, était amputé des deux jambes à la hauteur du genoux. Tous les soirs, je devais le porter de son fauteuil roulant à son lit. Je passais donc une bonne demi-heure de conversation avec lui et son épouse. C'était un fin psychologue et il devinait, sur mon visage ou à mon allure, les obstacles que j'avais rencontrés dans la journée et il fallait que je raconte. Je dois dire que, bien souvent, ce moment me soulageait et me libérait. Son jugement droit sans faux-fuyant me permettait de faire le point après la tempête. Rarement, nous parlions de religion, mais à travers nos propos les valeurs évangéliques étaient loin d'être absentes.

Je fus ordonné, dans la Manche, deux ans après ma présence sur cette banlieue caennaise et mon engagement dans l' « Aide aux sans logis ». A cause de son handicap, Pépère ne pouvait venir à mon ordination ; par contre, sa bru et ses petits enfants y participèrent. Il exprima le désir de m'offrir un cadeau. Devant son insistance, je lui proposai de joindre sa contribution à une collecte en vue de l'achat d'une mobylette. « Non, Bébert, me répond-il, avec une certaine véhémence, élevant son buste en s'appuyant sur les bras de son fauteuil (geste qui lui était familier), je veux un cadeau pour ton métier de curé, car ton sacerdoce m'intéresse ». Nous nous sommes entendus sur une custode pour porter l'eucharistie aux malades.

Quand sa petite mémère arriva à ses derniers jours, je passais les nuits dans leur logement. Elle fut enterrée civilement, comme lui, un an après. Il demeure pour moi un peu une personne exceptionnelle. Je rencontre fréquemment des membres de sa famille. Ensemble nous tentons, là où nous sommes, d'être fidèles à sa soif de vivre, sa franchise, sa rectitude, son humanisme, son courage malgré les épreuves.

Voilà mon entourage immédiat pendant une dizaine d'années. Chacun avec ses limites et ses richesses m'a en quelque sorte façonné et a marqué d'une manière presque indélébile les vertes années de mon ministère presbytéral. Cette période, avec ses activités auxquelles je n'étais pas spécialement préparé, fait encore aujourd'hui un filtre qui me permet de mieux apprécier notre modernité et nourrit mon espérance dans l'homme dont le mystère nous ouvre à la contemplation d'un Dieu Miséricordieux.